Collection POLICE

95 c.

ALAIN MARTIAL

# LE BOUC ÉMISSAIRE

J. FERENCZI & FILS
ÉDITEURS
PARIS

PHOTO STUDIO PIAZ

# Le bouc émissaire

*Roman policier inédit*

par ALAIN MARTIAL

---

## CHAPITRE PREMIER

### LA PROPOSITION INESPÉRÉE

L'homme paraissait las et inquiet. Il était vêtu d'un complet qui avait dû être convenable, jadis. Son linge douteux, les plis du vêtement fripé, la barbe inculte depuis au moins quarante-huit heures, révélaient qu'il avait dû coucher en plein air, sous quelque pont, sans doute. Il jetait autour de lui, en marchant, des regards furtifs.

Il avait quitté le banc de square sur lequel il s'était assis, au soleil, et déambulait en traînant la jambe, tout le long du boulevard de Sébastopol, descendant vers le Châtelet.

Midi bientôt, et son estomac criait famine.

Mais, pour le moment, il y avait autre chose qui l'angoissait. Il hâta le pas. Derrière lui, un individu déjà

Sont réservés tous droits de traduction, d'adaptation, de mise au théâtre et au cinématographe.

rencontré la veille, au même endroit, en face du Conservatoire des Arts et Métiers, marchait à quelques mètres.

Et l'homme qui avait eu l'occasion de croiser son regard, avait eu un frémissement sous la fixité de ces yeux durs.

Il obliqua subitement dans une petite rue. Derrière, le pas du suiveur se fit plus précis. Ce dernier paraissait avoir pris une décision. Il se hâta. Sa main s'apposa sur l'épaule du vagabond.

— Hep!... Un instant...

L'autre prit un élan comme pour fuir. La main devint tenaille. Les jambes de l'homme qui se sentait traqué flageolèrent sous lui.

— Je suis pris!... songea-t-il, et il s'arrêta.

L'inconnu, cependant, lui avait passé le bras sous le sien et l'entraînait, non pas comme un policier qui opère une arrestation, mais comme un ami emmène un compagnon.

— N'ayez donc pas peur, murmura-t-il. Je ne suis pas un « flic »... Venez avec moi. Là-bas, dans le square Saint-Jacques... On bavardera...

Ils étaient assis, maintenant. Le vagabond se remettait, peu à peu, de sa terreur. L'autre avait un sourire indéfinissable :

— Alors quoi, dit-il, on a fait un mauvais coup?... On craint la police?...

— Qui êtes-vous? Que me voulez-vous?

— Mon ami... Pas de questions inutiles... Répondez-moi plutôt...

Il darda ses yeux gris sur le visage défait, aux joues couvertes de poils hirsutes.

— Voulez-vous devenir un autre homme, recommencer votre vie, repartir sur de nouvelles données?... Etre bien vêtu, manger à votre faim, habiter en un endroit décent?

— Que faut-il faire? articula le vagabond, d'une voix rauque.

— Oh! rien de mystérieux, ni d'inquiétant... La principale condition est d'être discret, docile et de savoir attendre qu'on vous donne des explications...

Il fit une pause et demanda :

— En principe... Est-ce que cela vous va?

— N'importe quoi serait préférable à ma vie actuelle... Je suis au bout de mon rouleau... Je n'ai plus le sou... Je n'ai pas mangé depuis hier midi, et encore... des rogatons...

— Oui. Et vous risquez d'être cueilli à tout instant par la police, hein... Je parie que vous n'avez même pas vos papiers en règle...

— Je n'en ai pas, de papiers... On me les a volés, il y a dix jours, dans un asile de nuit. C'est pourquoi depuis je couche à la belle étoile, sur les quais de la Seine... Ça va bien tant qu'il fera beau et chaud... Mais après...

— Comment vous appelez-vous?

— Jean Lavaud... J'étais employé de commerce... Jadis...

Il eut un éclat de rire sardonique.

— Y a longtemps!... Bon Dieu, il y a longtemps!...

— Vous avez de la famille?

— Non, personne... Seul comme un chien.

L'inconnu eut un signe de tête approbatif.

— Tout à fait ce qu'il nous faut, marmonna-t-il.

— Quoi?

— Rien... Je réfléchis...

Il regarda sa montre et ajouta :

— Venez... Nous allons déjeuner ensemble...

Ils pénétrèrent dans un petit restaurant fréquenté par des chauffeurs de taxi. Jean Lavaud dévora comme un ogre. Son compagnon freinait son appétit, craignant une congestion.

— Hé là!... Ne goinfrez pas ainsi... Doucement... Vous allez vous rendre malade...

— Si jamais il vous arrive de rester vingt-quatre heures sans manger, vous ferez comme moi...

Une rougeur s'allumait aux pommettes du clochard lorsque les deux hommes se retrouvèrent dans la rue. Jean Lavaud avait bu du bon vin, il fumait une cigarette... Il vivait un rêve, quoi!

Son compagnon lui avait confié à table qu'il s'appelait Edmond.

— Edmond... quoi?... V's avez tout de même un autre nom?

— Oui... Mais pour le moment, contentez-vous de m'appeler M. Edmond.

Lavaud tirait bouffées sur bouffées. Il avait envie de

chanter, de danser... Tout était beau, facile... M. Edmond n'avait qu'à commander.

— Point de direction, annonça celui-ci, la prochaine boutique de coiffeur. Vous avez besoin d'une taille de cheveux et d'un sérieux coup de rasoir...

M. Edmond attendait à la terrasse d'un café. Lorsqu'il vit revenir son protégé, le visage poudré et la chevelure en ordre, il hésita avant de le reconnaître.

— Hein! se mit à rire Lavaud, j'ai déjà une autre touche!...

De fait, il était encore plus convenable que ne l'avait espéré l'autre. Lavaud demanda :

— Qu'est-ce qu'on fait, maintenant?

— Venez avec moi... Je dois vous présenter à mon patron.

Devant l'air perplexe de Lavaud, il précisa, d'un ton détaché :

— Oui... J'agis pour le compte d'un patron... Il a besoin d'un homme dévoué, d'un homme à qui il ait rendu suffisamment service pour en obtenir de la reconnaissance...

Lavaud allait poser une question, lorsqu'il se rappela qu'il avait promis de ne pas se montrer curieux.

« Bah! songea-t-il, on verra toujours... »

Il avait tout à gagner dans cette incompréhensible aventure. N'était-il pas un paria, un homme dénué de tout, un homme qui se noyait et à qui l'on tendait une perche?

M. Edmond héla un taxi. La grande vie qui continuait...

On s'arrêta devant un luxueux immeuble du quartier des Ternes, et les deux hommes s'engagèrent dans l'escalier de service, l'un suivant l'autre. Au troisième étage, M. Edmond tira une clef de sa poche et l'introduisit dans la serrure d'une porte vitrée jusqu'à mi-hauteur, mais dont le carreau était opaque.

Ils passèrent dans une pièce sommairement meublée de chaises de pitchpin. Une natte de coco faisait office de tapis, au centre.

Jean Lavaud comprit qu'il ne se trouvait pas dans un appartement d'habitation, mais dans un local à usage de bureau commercial.

— Attendez-moi là, un instant... recommanda M. Edmond.

Il frappa deux petits coups secs à une porte de communication et, sans attendre qu'on lui répondît d'entrer, tourna le bouton.

Un homme aux traits anguleux, au visage maigre, aux yeux de feu était assis derrière un bureau et, l'oreille collée à un récepteur téléphonique, écoutait attentivement. Il se contentait de ponctuer par « Oui » ou par « Non » sans se compromettre autrement.

Parfois, il émettait un grognement, mais pas une seule fois il n'articula une phrase, aussi brève eût-elle été.

Le nouveau-venu restait debout, attendant la fin de cette conversation presque unilatérale.

L'autre raccrocha et fit un signe interrogatif.

— Chef... J'ai l'homme... dit aussitôt M. Edmond.

Un sourire mince apparut sur les lèvres du chef.

— Déjà? Compliments... Et tu es sûr que...

— Vous allez en juger vous-même, chef... Il est là... A côté...

— Personne ne vous a vus entrer? s'exclama l'homme aux traits anguleux.

— Rassurez-vous, chef. Le taxi qui nous a amenés était déjà reparti. Et ainsi qu'il a été convenu, j'ai emprunté l'escalier des fournisseurs. L'homme me précédait d'une bonne dizaine de mètres. Je lui avais dit de monter directement. Même si l'on nous avait aperçus, on ne pouvait imaginer que nous étions ensemble... Et puis... qui peut se douter de...

— Bon, coupa le chef. Fais-le entrer, tout de suite...

— Pour lui, prévint l'émissaire, je m'appelle M. Edmond...

Jean Lavaud apparut, tortillant son vieux feutre délavé, entre les doigts. L'homme derrière le bureau l'examina de la tête aux pieds un long moment, sans rien dire. Lavaud ravala sa salive. Il éprouvait une impression singulière.

— M. Edmond vous a dit ce que j'attendais de vous? dit-il brusquement.

Sa voix était métallique.

— Non... Je... heu... Je ne sais pas... Monsieur...?

— Robert Fermont, spécifia celui que M. Edmond appelait le « Chef ».

Il avait adouci son intonation et parlait paisiblement. Une expression qui pouvait passer pour amicale se jouait sur son visage.

— Mon ami, reprit-il, c'est très simple... Très facile... Il s'agit d'un petit voyage à effectuer à Marseille... Vous partirez dès que je vous aurai fait prévenir par M. Edmond... Là-bas, vous y attendrez mes instructions... C'est tout.

Il se frotta lentement les mains, regardant intensément Lavaud. Il sourit et murmura :

— Vous brûlez d'envie de poser des questions, hein!...

Lavaud balbutia impulsivement :

— Ecoutez, monsieur... monsieur Fermont... N'importe qui serait comme moi... Je... non, je ne vous demanderai pas votre secret, mais...

— Il n'y a pas de secret!... lança M. Edmond, en hâte.

— Oui et non... corrigea le Chef. En l'occurrence, Lavaud, je ne puis vous confier certaines choses avant d'être certain de vous... Il me faut vous mettre à l'épreuve... Je pense que vous reconnaîtrez que c'est assez naturel...

— Ça oui... Mais pourquoi êtes-vous venu me chercher, moi, un inconnu?

M. Fermont échangea un regard rapide avec son émissaire et sourit une nouvelle fois à Lavaud :

— Tout simplement parce que, vous ayant, en somme, tiré du néant, je pense que je puis avoir droit à une certaine considération de votre part.

Il s'anima légèrement.

— Songez, mon ami, que moi, je suis prêt à vous faire confiance, sans savoir, en vérité, qui vous êtes, d'où vous venez, etc.

Jean Lavaud se rendit compte, brusquement, que c'était vrai. Il pouvait, après avoir été le bénéficiaire des libéralités promises par M. Edmond, disparaître en trahissant celui qui allait, en somme, se constituer son bienfaiteur.

— J'aurais pu, déclara M. Fermont, prendre quelqu'un de mon entourage. Si je ne l'ai pas fait, c'est parce qu'il est absolument nécessaire que l'homme que j'envoie à

Marseille soit totalement inconnu à ceux qui gravitent autour de moi...

— Il s'agit de surveiller quelqu'un? s'exclama Lavaud.

— Peut-être!... Je vous le dirai plus tard. En tout cas, je crois que vous allez faire l'affaire. Vous avez l'esprit vif...

M. Fermont tira un portefeuille de son veston et l'ouvrit.

— Vous allez commencer par vous vêtir de neuf... Voici deux mille francs en billets de cent francs, pour que l'écoulement de cet argent vous soit plus facile... Ceci fait, vous reviendrez ici...

— Mais, fit Lavaud avec accablement, je... je n'ai aucune pièce d'identité sur moi... Je...

— Donnez-moi tous les renseignements nécessaires, et je me charge de vous faire obtenir...

Lavaud regarda obstinément le bout de ses chaussures éculées.

— Non, répondit-il sourdement, je... non, c'est impossible... Je regrette, monsieur Fermont, mais je ne puis... Non, non...

Le rire bref de M. Fermont s'éleva.

— Je vois, articula-t-il, que nous allons nous entendre tout à fait... Vous avez commis quelque délit, hein?... Vous êtes recherché par la police...

Lavaud eut un regard égaré autour de lui, mais ne répondit rien.

— Maintenant, ajouta M. Fermont, je sens que vous êtes tout à fait mon homme... Cartes sur table, Lavaud... Je vous fournis un nouvel état civil, une nouvelle identité et vous m'êtes dévoué corps et âme... Convenu?...

Il froissait négligemment les billets de banque entre ses doigts. Les yeux de Lavaud eurent un éclair de convoitise.

— Et je vais faire mieux encore, acheva M. Fermont.

Il se tourna vers son collaborateur :

— Edmond... C'est vous qui irez effectuer toutes les emplettes. Prenez les mesures de Lavaud. De cette manière, il ne risquera pas de rencontre dangereuse... Une fois qu'il nous aura quittés, il sera devenu un autre personnage...

Le soir même, Jean Lavaud s'appelait Martin Dussieux.

Il avait reçu ses instructions ultimes. Sans connaître encore les intentions exactes de M. Fermont, il n'ignorait pas qu'il venait de mettre le doigt dans un engrenage. Mais la nouvelle existence qui se préparait lui apparaissait comme fort séduisante.

## CHAPITRE II

### LE DOCUMENT DISPARU

Le capitaine Lhomet, du Deuxième Bureau, marchait de long en large dans la pièce. Les mains au dos, il grommelait sans arrêt.

Installé sur une chaise, Michel Vaudreuil, l'un de ses meilleurs limiers, l'observait avec un calme déférent. Il connaissait la cause de la mauvaise humeur de son chef, il ne pouvait que l'approuver intérieurement. Il y avait de quoi!

— Toujours la même chose! rageait l'officier. On s'endort, on relâche les précautions et puis, v'lan, c'est la catastrophe... Et alors, c'est l'alerte, c'est l'appel au service du contre-espionnage. Bon Dieu, jusqu'à quand entrera-t-on dans les ministères comme dans un moulin? Oui, je sais... s'il n'y avait pas d'espions, il n'y aurait pas de contre-espions... Notre service serait inutile... Mais tout de même!...

Il se planta devant Vaudreuil.

— Hein! Dites!... C'est pharamineux... On attend que le document soit volé pour daigner nous dire qu'il y avait quelque chose d'important qui se préparait à la Défense nationale...

— Evidemment, mon capitaine, si on nous avait prévenus du dépôt de ce plan d'une nouvelle mitrailleuse pour avions, nous aurions pu organiser tout de suite un réseau de surveillance...

— C'est ce que je me tue à leur dire!... Mieux vaut prendre trop de précautions que pas assez... En attendant, le plan a disparu.

Il regarda Michel et hocha la tête. Ce dernier souriait

et son visage était infiniment sympathique. Le capitaine murmura :

— Aucune donnée, comme toujours. Et pendant qu'on enquêtera sur les circonstances du vol, les bandits seront loin avec le précieux document... Vaudreuil, en chasse!...

Il pivota sur ses talons et se dirigea vers l'appareil téléphonique dont retentissait la sonnerie.

— Allo... Oui... Qui?... Bon...

Il mit la main sur le micro transmetteur et chuchota à Vaudreuil :

— Le commissaire de police du quartier de l'Opéra...

Interruption. On reparlait dans l'appareil. Michel qui suivait du regard toutes les attitudes de son chef le vit s'animer d'un seul coup et Lhomet répondit précipitamment, puis remit le récepteur en place et s'exclama :

— Vaudreuil... Tout de suite à l'hôtel *Minerve*, avenue de l'Opéra... On me signale quelque chose qui, paraît-il, est de nature à nous intéresser... Qui sait si...

Il ne termina pas, mais son expression signifiait clairement ce qu'il pensait. Il ajouta :

— Vous vous mettrez en rapports avec l'inspecteur Delin et lui direz que vous venez de ma part... C'est lui-même qui a suggéré au commissaire, en lui envoyant un agent de police, de me faire prévenir. Il est là-bas...

Une demi-heure plus tard, l'élégant agent secret, dont personne ne pouvait soupçonner le rôle véritable, ce qui lui conférait une grande partie de son invulnérabilité, se présentait comme journaliste dans le grand établissement de l'avenue de l'Opéra.

Le directeur, prévenu, demeura ébahi :

— Comment!... La presse sait déjà que... C'est inouï!...

Il se calma et haussa les épaules :

— Au fond, il n'y a rien de sensationnel... Un de mes clients est mort d'embolie... C'est bien pour cela que vous venez?

— Oui... fit Vaudreuil avec assurance. Puis-je monter?

— C'est au 102... Vous trouverez un inspecteur de police. Mais n'en faites pas une histoire à dormir debout... Avec les journalistes, on ne sait jamais!... Ils ont une telle imagination.

L'inspecteur Delin était un homme tout rond, avec un crâne passablement dégarni, mais un visage fort intel-

ligent. Vaudreuil lui expliqua en quelques mots brefs le rôle qu'il était censé jouer.

— Vous avez bien fait, dit tout de suite le policier. Je suis d'avis qu'il faut ébruiter l'affaire...

Il désigna un corps immobile, étendu sur le lit, dans la pénombre des volets fermés.

— Le médecin légiste sort d'ici, poursuivit-il. Il a diagnostiqué la mort par arrêt du cœur. On ne va pas tarder à enlever la dépouille, pour la transporter à l'hôpital...

— Pour l'autopsie?

— Ma foi, oui. C'est une précaution utile.

— C'est vous qui l'avez demandée?

— Non, mais cela vaut mieux. On ne sait jamais. Toutefois, ce n'est pas pour cela que je vous ai fait venir... Regardez...

Il s'en fut entr'ouvrir les volets. La lumière du jour entra, éclatante, et le visage du mort fut éclairé en plein.

Il avait les traits paisibles. Michel regarda la barbe blonde en collier, la moustache en brosse. Le policier se rapprocha et articula, en posant un doigt sur la joue froide :

— La barbe est admirablement apposée, mais...

Il fit un geste et acheva sa pensée :

— Elle est fausse!... De même que la moustache... De même que, je le parierais, les cheveux sont teints.

Michel eut un léger haut-le-corps et regarda son compagnon.

— En effet... C'est bizarre...

— N'est-ce pas?... Je m'étais tout d'abord dit qu'il pouvait s'agir d'un escroc qui tenait à dissimuler sa personnalité, et que...

— Comment s'appelle-t-il?

— D'après ses papiers d'identité, qui sont parfaitement en règle, il s'agit d'un nommé Martin Dussieux, originaire de Cherbourg, âgé de trente-deux ans... Mais, poursuivit l'actif inspecteur, je crois qu'il doit posséder des faux papiers...

— A cause du signalement, sans doute?

— Mais oui. Il concorde trop bien, comprenez-vous?... Alors, quand un individu porte sur son passeport — car il possédait un passeport pour voyager à l'étranger, et

tout récent, encore — l'indication de sa fausse barbe, avec photographie à l'appui, je trouve ça louche...

Michel inclina la tête. Le raisonnement était plausible.

— Et, demanda-t-il, qu'est-ce qui vous a fait penser qu'il pouvait s'agir d'un gibier intéressant le Deuxième Bureau?

— Ça, répondit Delin, en tendant une feuille de papier, J'ai trouvé ce document dans son portefeuille.

Michel s'empara du papier et y jeta les yeux.

C'était une suite de chiffres. L'inspecteur murmura :

— Un message en langage secret, si je ne m'abuse...

Vaudreuil examinait toujours le texte, les sourcils froncés. Subitement il fit entendre une exclamation de surprise.

— Non!... Pas possible... Mais alors?... Enfantin!

On frappa à la porte. C'étaient les envoyés de l'hôpital qui arrivaient pour prendre livraison de leur macabre fardeau. Pendant qu'ils agissaient avec célérité et adresse, le visage indifférent, endurci par l'habitude, Michel, qui était passé dans le cabinet de toilette, écrivait sur son calepin des chiffres et des lettres.

Il reparut dans la chambre à coucher. On entendait les pas des porteurs de civière qui s'éloignaient dans le couloir. L'inspecteur Delin roulait une cigarette entre ses doigts et la passait sur ses lèvres pour en coller le papier.

— On a laissé les vêtements, j'espère? questionna vivement Vaudreuil.

— Non... Ils les ont emportés... Je...

Vaudreuil étouffa une exclamation de mauvaise humeur, puis se rasséréna. Il bondit vers une patère, contre la muraille.

— Ça ne fait rien, dit-il. Le chapeau me suffit...

Sous le regard incompréhensif de son compagnon, il s'empara du feutre tout neuf et se mit en devoir d'en découdre une partie de la coiffe de satin blanc. Il avait un sourire narquois.

Delin s'était penché au-dessus de lui et le regardait faire. Il vit Michel insinuer deux doigts à l'intérieur et en ramener un nouveau papier qu'il déploya en hochant la tête.

— Qu'est-ce que c'est que ça? fit le policier.

— Ça?... C'est un plan... Delin, mon vieux, une poignée de main! Grâce à vous, je viens de rattraper un document formidable qui avait disparu hier, dans la journée, du ministère de la Guerre...

Delin s'essuya le front. Il dévisagea Vaudreuil.

— Vous êtes sorcier!... murmura-t-il.

Michel se mit à rire de bon cœur.

— Non... Mais j'ai l'habitude de déchiffrer les cryptogrames... Tenez, regardez, mon ami...

Le policier fit non de la tête. Il avait déjà tourné et retourné entre ses doigts le papier qui portait les deux lignes suivantes, et n'y avait rien compris :

4-15-21-2-12-21-18-5
3-8-1-16-5-1-21.

— C'est pourtant facile comme bonjour, reprit Vaudreuil. Chaque chiffre représente une lettre de l'alphabet... Il m'a suffit de transcrire en langage clair pour obtenir :

D-O-U-B-L-U-R-E
C-H-A-P-E-A-U.

— Je maintiens ce que je dis, insista l'inspecteur. Cela a beau vous sembler facile, pour moi, c'était du chinois...

— J'emporte le chapeau... déclara Michel. Je veux le montrer à mon capitaine...

Il prit congé de l'inspecteur qui continuait à dodeliner de la tête. Delin murmura après le départ de Vaudreuil :

— Il est formidable... Avec des gars comme celui-là, on est bien gardé!

Le capitaine Lhomet, en voyant entrer son agent, comprit à l'expression triomphante des yeux de Michel qu'il apportait une nouvelle agréable. Vaudreuil ne prononça pas une parole, mais déposa, simplement le document, sur le bureau.

Lhomet faillit en perdre ses lunettes.

— Quoi?... Mais c'est miraculeux!...

Vaudreuil narra ce qui s'était passé et défit le papier dans lequel il avait enveloppé le chapeau de feutre :

— Savez-vous, mon capitaine, qu'en cours de route, je

me suis demandé si... oh! c'est audacieux, mais tout de même... si le chapelier qui a vendu ça n'était pas au courant... La coiffe a été si habilement recousue par-dessus le plan...

Lhomet était plongé dans l'examen du papier. Il décrocha son téléphone et appela le chef de service du ministère qui avait constaté la disparition.

L'allégresse était générale. Chose curieuse, le seul peut-être, qui ne se laissait pas aller à un optimisme complet était Michel Vaudreuil. Il se hâta de quitter son chef.

Un quart d'heure plus tard, il faisait son entrée dans une grande chapellerie de la rue de Rivoli. Un vendeur s'empressa.

Michel avait un prétexte tout prêt.

— Un de mes amis a récemment acheté ce chapeau, fit-il. Comme vous le voyez, il est tout neuf... Mais la coiffe s'est décousue. Il m'a demandé, sachant que j'avais affaire dans les environs, de vous l'apporter pour cette petite réparation...

Le vendeur examina l'intérieur du feutre et approuva.

— En effet... Mais c'est curieux... Comment cela a-t-il pu se découdre?... Ah! voici le patron...

Le directeur de l'endroit arrivait. C'était ce qu'avait souhaité Vaudreuil. Le chapelier s'informa et à son tour examina la coiffe. Michel l'observait de façon aiguë. Mais l'attitude de l'homme était si naturelle, au-dessus de tout soupçon, que Vaudreuil comprit immédiatement qu'il avait fait fausse route de ce côté-là.

Le commerçant releva la tête et avec un sourire tout professionnel articula :

— Je vais faire le nécessaire, monsieur... Votre ami aura son chapeau dans les vingt-quatre heures... Où faudra-t-il le faire livrer?

— Je... je passerai le chercher, se hâta de dire Michel.

— Qu'il me soit permis, continua le chapelier, de vous souligner que la faute n'incombe nullement à ma maison...

— Oh! cela n'a pas d'importance...

— Excusez-moi de vous contredire, monsieur, mais pour moi elle en a beaucoup, insista le chapelier, toujours fort aimablement. Vous comprenez... Ma réputation... Ce que je me permets de vous faire remarquer

c'est que la coiffe a été décousue *entièrement*, puis recousue, hors de mes ateliers... Je puis l'affirmer parce que 1° le fil utilisé n'est pas celui de ma maison, et je veux en faire la preuve sous expertise; 2° c'est une personne gauchère qui a recousu cette coiffe, et tous mes ouvriers sont droitiers...

Michel eut un sourire et admit que cette série de remarques avait été fort remarquablement menée. Là-dessus, il quitta le chapelier pointilleux. Il avait tout de même retiré quelque chose de cette visite.

— J'ai la certitude, maintenant, que la besogne a dû être faite par Dussieux, sans doute...

Une hésitation. Dussieux était-il gaucher?...

Michel remontait vers le Palais-Royal. Il se trouva bientôt à deux pas de l'avenue de l'Opéra, donc de l'hôtel *Minerve*. Il pénétra dans le hall. L'employé à la réception reconnut le « journaliste » qui était venu au début de l'après-midi.

Vaudreuil posa sa question d'un air enjoué. L'homme derrière le comptoir le renseigna sans hésitation :

— Ma foi, il écrivait de la main droite!...

— Cela arrive à pas mal de gaucheurs... Mais pour le reste?

— Ça, je ne sais pas. Je n'ai pas eu l'occasion de le voir beaucoup. Il n'était là que depuis hier soir... Pauvre type, tout de même!... Penser qu'il s'est couché et qu'il ne s'est plus réveillé.

Michel opina de la tête. Il savait que d'après le docteur, la crise avait dû avoir lieu vers deux ou trois heures du matin. La mort s'était révélée foudroyante.

On n'avait constaté le sort tragique de Martin Dussieux que vers midi. Le garçon s'était inquiété, finalement, de son silence persistant lorsqu'il avait frappé pour demander l'autorisation de faire la chambre. Michel se dirigea vers l'ascenseur et posa la question au groom. L'adolescent ne savait pas non plus...

Michel résolut de faire une seule tentative encore, et si elle n'avait pas de résultat il se rendrait à l'hôpital, pour examiner lui-même, dans la salle d'amphithéâtre, les deux mains de l'homme. Avec un peu d'observation, on peut reconnaître celle qui est la plus souvent employée pour l'usage courant.

Le garçon d'étage interrogé en dernier trancha la question.

— Gaucher?... Sûrement non... Je l'aurais remarqué hier soir...

Il montra un visage fûté et ajouta :

— Pourquoi?... Vous avez besoin d'un gaucher?... Alors, vous pourriez vous adresser à m'sieu Loridant... Tiens, c'était justement le voisin de M. Dussieux... Il avait le 103...

— Pourquoi parlez-vous au passé?

— Parce qu'il est en voyage, en c' moment... Il est parti ce matin. Mais y va revenir, sûrement. Y a plus d'un an qu'il descend régulièrement ici, quand il séjourne à Paris.

Sans savoir pourquoi, Michel eut la sensation que l'affaire du vol du plan de la mitrailleuse, qui semblait terminée, et heureusement terminée, ne faisait au contraire que commencer!

Il glissa une pièce de cinq francs dans la main du garçon, et lui demanda de décrire le personnage le plus minutieusement qu'il le pourrait. C'était, dit-il, pour une enquête journalistique...

— Mais inutile d'en parler à M. Loridant, lorsqu'il sera de retour, ajouta-t-il avec un clin d'œil amical.

## CHAPITRE III

### OU IL S'AGIT ENCORE DU GAUCHER

— Qu'est-ce que vous avez, Vaudreuil?... Vous êtes d'une nervosité! C'est pourtant fini, liquidé...

— Eh! c'est justement ça qui me chiffonne, mon capitaine. J'ai une idée... Non, non, ne me demandez pas... C'est vague, confus... Mais cela existe quand même dans ma tête et cela me tracasse...

— Puisque je vous dis que le plan est bien celui qui

avait disparu... Ou mieux, c'est celui qu'on avait volé, oui l'original... Que vous faut-il de plus?

Vaudreuil regarda droit son chef.

— Voulez-vous me faire une grâce, mon capitaine?... Permettez-moi de poursuivre l'affaire. Oui. Il est de toute probabilité que ce Dussieux possède des complices...

— Oh! ceci est indiscutable. Mais laissez ces recherches à d'autres. Vous, je vous réserve pour de plus grandes occasions...

— Mais supposons un instant que Dussieux n'ait pas brusquement succombé à cette crise cardiaque... J'en serais encore à courir après le plan et...

Lhomet se mit à rire doucement :

— C'est la première fois que je vois quelqu'un se plaindre d'une réussite trop rapide!... Ma parole, vous me faites l'effet de regretter d'avoir retrouvé le plan, Vaudreuil...

Michel avait le front plissé. Il réitéra sa demande. Le capitaine continua de rire et articula :

— Alors, vous tenez à ce que je considère que vous n'avez rien fait du tout jusqu'à présent?

— Si vous le voulez, mon capitaine. Mais croyez-moi, mes pressentiments ne me trompent pour ainsi dire jamais... Et je crois qu'il y a encore des surprises en réserve.

L'officier haussa légèrement les épaules, regarda longuement son collaborateur et finit par lui accorder ce qu'il demandait.

Le garçon d'hôtel avait spécifié que M. Loridant et Dussieux ne se connaissaient pas. Certes, ils n'avaient pas eu le temps de se fréquenter car le séjour de Dussieux avait été extrêmement court au *Minerve* — juste une nuit — mais le domestique se rappelait les avoir vus se croiser dans le couloir, avec indifférence.

Michel se rendit brusquement à l'hôpital et demanda à examiner le costume de la victime. Il constata tout de suite que les vêtements étaient neufs, comme le chapeau. Ils portaient la marque d'un grand magasin de confections.

Il était six heures et demie, maintenant. Trop tard pour se renseigner sur la date d'achat. En rentrant chez

lui, Vaudreuil fut informé d'un coup de téléphone provenant de l'inspecteur Delin.

Son jeune domestique, André Largaud, un adolescent dévoué qui, à différentes reprises avait prouvé sa valeur en aidant Michel à débrouiller quelque mystère, avait demandé, à tout hasard, où Vaudreuil pourrait atteindre l'inspecteur.

— Il est à son bureau jusque huit heures, ce soir, acheva-t-il.

Vaudreuil se mit en communication avec le policier.

— J'ai identifié notre bonhomme, révéla aussitôt Delin, au bout du fil. C'est un nommé Jean Lavaud, condamné à cinq ans de prison pour abus de confiance et qui s'était récemment évadé de Poissy. Il a sa fiche à la Préfecture. Empreintes digitales, et tout...

Le renseignement était précieux. Vaudreuil passa une bonne partie de la soirée à échafauder des théories.

D'après Delin, l'évasion remontait à environ une dizaine de jours. Cela signifiait beaucoup de choses.

— Tout d'abord, songea Michel, il ne s'agit pas d'un espion de longue date, puisqu'il y a dix jours encore, il purgeait sa peine. Il a donc été embrigadé depuis peu, depuis très peu même...

La question des vêtements neufs devenait plus claire. Mais ce qui déroutait Vaudreuil, c'était qu'on eût commis l'imprudence — une imprudence invraisemblable — de confier un document aussi important à un homme qui, somme toute, était un novice...

Certes, plusieurs explications étaient plausibles. La première qui pouvait venir à l'esprit était qu'on serait loin de soupçonner un débutant tel que le pseudo Dussieux.

Mais cela valait-il la peine de courir un tel risque?... Il fallait admettre, au surplus, que les espions qui avaient embauché Lavaud s'étaient vus la proie d'une cruelle malchance pour eux...

Dès le lendemain matin, Vaudreuil se rendit au rayon de vêtements pour hommes du magasin dont provenait le costume. Il en ressortit assez mécontent, et de plus en plus perplexe.

Personne n'avait été capable de se rappeler la description qu'il avait faite de Martin Dussieux, comme

étant celle d'un client récent. Il avait décrit le costume, on s'était parfaitement souvenu de la teinte, on lui avait même désigné le vendeur qui avait dû effectuer l'essayage... Peine perdue...

Il se souvint qu'il avait promis d'aller reprendre le chapeau, mais haussa les épaules. Non, il ne se donnerait pas cette peine.

Puis, subitement, il changea d'idée. Si, peut-être, là-bas, on montrait meilleure mémoire?

Mais comment aborder la question sans exciter l'étonnement? Il ne devait pas oublier qu'il était censé connaître le personnage...

Michel avait l'esprit fertile, heureusement.

Le chapeau était prêt et il lui fut présenté par un autre vendeur que celui qu'il avait vu la veille. Celui-ci était singulièrement plus bavard et familier.

— Il est rigolo votre ami, murmura-t-il, à faire faire toutes ses commissions par d'autres... Il n'est donc jamais libre?

— Comment cela? Je ne saisis pas...

— C'est moi qui ai fait la vente... Hier, j'étais à l'atelier quand vous êtes venu, sans ça, je vous l'aurais dit, que c'était votre ami qui avait décousu la coiffe... Pas celui qui portait le chapeau; l'autre...

Vaudreuil montra un visage sincèrement éberlué.

— Qu'est-ce que vous me racontez, mon garçon?

Le patron tournait et virait dans le magasin. Il vit la conversation animée entre son employé et le grand jeune homme élégant. Arrivant d'un pas pressé, il intervint :

— Voyons, Gaston, vous importunez Monsieur!

— Pas du tout, rétorqua Michel, il m'amuse au contraire...

— Oui, monsieur Lardier, dit le vendeur, j'étais en train d'expliquer à Monsieur que ce doit être l'autre ami qui a trafiqué la coiffe, vous savez... celui qui était venu acheter le chapeau...

Une lumière soudaine naquit dans l'esprit de Michel. Cette fois, il avait saisi. Il se mit à rire ostensiblement :

— Oui... Votre vendeur a raison. Nous avons appris la vérité hier soir. En vous quittant, j'ai fait part à celui qui m'envoyait, de vos remarques si sagaces... Et

nous nous sommes rappelés que M. Dupont, enfin l'acheteur du chapeau pour le compte de... de Durand était effectivement gaucher... Il a admis qu'il avait voulu faire une farce...

Michel rentra directement chez lui. Il était très animé. Premier pas en avant : c'était donc bien un gaucher qui avait acheté le couvre-chef, qui l'avait truqué, qui y avait introduit le plan.

— Et si ce n'est pas ce Loridant, murmura-t-il, j'en serais considérablement étonné...

Michel reconstitua les événements :

— Loridant devait servir de chien de berger, en quelque sorte. Il est parti le matin, non sans avoir convenu avec Dussieux de quelque rendez-vous... Il avait sans doute comme mission de veiller sur le messager, sans en avoir l'air et l'aura attendu... Mais attendu en vain... Et comme les journaux n'ont rien dit, il va revenir d'un moment à l'autre au *Minerve*...

Un coup de téléphone, tout de suite, pour demander le personnage. Non, rien, personne. Loridant n'était pas rentré. Il n'y avait pas de temps de perdu encore.

Michel était infiniment curieux de savoir comment l'homme allait essayer de prendre possession du chapeau. En apprenant la mort imprévue du complice, aurait-il le front de réclamer les vêtements à l'hôpital? Et en quelle qualité?

La matinée se passa. Michel avait obtenu de la Sûreté que l'on plaçât un inspecteur en permanence aux abords immédiats de l'hôtel, de façon à ne pas manquer l'homme. On prierait Loridant de se rendre au commissariat le plus voisin, sous un prétexte futile et, une fois le suspect entre les mains de la police, il faudrait bien qu'il s'explique sur l'affaire du chapeau...

Lorsqu'à six heures du soir, Vaudreuil apprit qu'il ne s'était absolument rien passé de nouveau, il fut désorienté pendant une bonne dizaine de minutes.

— Impossible, ruminait-il, impossible que Loridant n'éprouve pas d'inquiétude sur le sort de son complice...

Et pourtant, il semblait bien qu'il en fût ainsi. Tout autre que Vaudreuil aurait haussé les épaules et considéré que l'affaire était close comme le déclarait du reste le capitaine Lhomet. Mais il y avait dans le fond

du caractère de Michel une petite pointe d'obstination, qui parfois le faisait se dresser envers et contre tous.

Loridant ne se montrait pas?... Il allait tenter autre chose.

Les journaux du lendemain matin publièrent un article sur la mort mystérieuse de M. Martin Dussieux dont un portrait était donné. Evidemment aucune allusion n'était faite à la découverte du document, mais on entourait ce brusque décès d'une sorte de littérature tendant à le rendre énigmatique.

Cette nuance avait été expressément recommandée par l'inspecteur Delin, aux journalistes, sur les indications de Vaudreuil. L'article se terminait en demandant à toute personne susceptible d'éclairer la justice sur la personnalité du décédé, sa famille et ainsi de suite, de bien vouloir le faire sans délai.

Loridant aurait-il l'audace de demander les vêtements? Une fois de plus, Vaudreuil se le demandait. Cette fois, une imposante publicité était donnée à l'affaire. Le personnage que recherchait Michel ne pouvait plus ignorer la mort de Dussieux.

Delin suivait la question de près. Vaudreuil attendait avec une ardeur frémissante son appel téléphonique. Quel bond vers l'appareil quand le jeune Largaud, la bouche fendue par un bon sourire, lui tendit le récepteur!...

Déception... Pas de Loridant. L'inspecteur expliqua qu'il venait de recevoir dans son bureau la visite d'un chauffeur de taxi :

— Il a reconnu Dussieux, dit le policier. Il se souvient de l'avoir mené au *Minerve,* le soir où l'homme devait y descendre...

— C'est tout? bougonna Michel.

— Non... Il y a quelque chose qui est même assez intéressant...

Vaudreuil apprit que le chauffeur avait été hélé en face d'un grand immeuble de l'avenue des Ternes, par deux hommes dont l'un...

— Etait Loridant, je parie!...

— Cela m'en a tout l'air, d'après la description qui est sommaire et cependant reconnaissable... Le supposé Loridant s'est fait déposer place du Théâtre-Français

et a ordonné au chauffeur de continuer jusqu'à l'hôtel... Voilà... Est-ce que cela peut vous servir?

— Se rappelle-t-il l'endroit exact où il a chargé les deux clients?

Michel attendit que l'inspecteur eût répété la question et la réponse lui parvint, affirmative, donnant le détail demandé.

Vaudreuil raccrocha, fit un bond jusque dans l'antichambre, s'empara de son chapeau et descendit l'escalier en galopant.

Il allait se rendre là-bas, incontinent. Le chauffeur s'était rappelé que les deux hommes sortaient d'un immeuble, lorsqu'il les avait aperçus. Il s'en souvenait particulièrement car il venait de coiffer son drapeau de la gaine noire, et c'était sur l'insistance du compagnon de Dussieux qu'il avait accepté d'accomplir encore cette course.

Ce qui avait gravé tous les détails de l'incident dans sa mémoire.

En passant devant un bureau de poste, Michel se frappa le front.

— Je n'ai pas laissé d'instructions à Largaud..

Il pénétra dans le bâtiment public et demanda une cabine. Quelques instants à attendre. Il alluma une cigarette.

Des gens se pressaient devant les guichets, d'autres écrivaient debout, sur les tables noires, penchées en forme de pupitres. Au déclic du briquet de Michel, un homme s'était retourné, une cigarette entre les lèvres...

— Vous permettez? murmura-t-il. Je n'ai plus d'allumettes...

Michel possédait une grande puissance de concentration. Heureusement. Car l'inconnu qui allumait sa cigarette, la tenait de deux doigts de sa main gauche, et instinctivement, Vaudreuil l'avait dévisagé. Il gardait son air froid et distant, mais intérieurement, il était bouleversé.

L'homme répondait étonnamment au signalement de Loridant!...

Il remercia, se retourna vers sa table et se mit à écrire. Une large tache étoila le télégramme qu'il rédi-

geait. Il froissa la feuille, en reprit une autre, la complèta...

Michel, du coin de l'œil, guignait ardemment la formule roulée en boule, dans un coin. Les secondes lui paraissaient des heures... Et pourvu que la téléphoniste...

— Votre numéro est occupé... Il faut encore attendre!... psalmodia-t-elle d'un air indifférent.

Elle ne comprit guère pourquoi ce grand jeune homme lui adressait un sourire extasié, mais comme il était beau garçon, elle éprouva le besoin de rectifier une bouclette de son indéfrisable.

Là-bas, au guichet des télégrammes, l'homme venait de donner sa dépêche. Il paya, se dirigea vers la sortie...

Michel ouvrit son étui à cigarettes et simulant un geste maladroit en fit tomber la moitié du contenu... Vite!... Il ramassa son bien. Un geste adroit et vif, il avait happé le chiffon de papier.

Il le défroissa, lut rapidement... La tache s'était étalée... Le texte était incompréhensible... Mais l'adresse!... Elle flamboya devant ses yeux...

Tout ceci se passait très vite. Hésitation... Garder le papier pour essayer de déchiffrer le reste ou bien...

Non. La porte du bureau venait de se rouvrir... Michel sentit plutôt qu'il ne vit, la présence imminente de l'homme...

Déjà relevé, il fermait son étui.

L'autre cherchait fiévreusement du regard sur le sol. Il vit la boule de papier, l'ouvrit, émit un grognement de satisfaction et la mit en poche...

Michel s'engouffra enfin dans la cabine téléphonique. Il exultait. Comme il avait bien fait de ne pas garder le fameux papier... Il était sûr que c'était Loridant qu'il avait vu. L'espion était revenu chercher ce qu'il considérait comme un renseignement compromettant, et qu'il ne voulait pas laisser traîner, à la portée du premier venu.

Michel aurait, certes, pu obtenir lecture du télégramme, mais non sans perdre un laps considérable de temps. Il aurait fallu alerter les autorités, opérer des recherches fastidieuses...

Tandis qu'avec l'adresse du destinataire qu'il avait conquise, il allait pouvoir agir tout de suite.

## CHAPITRE IV

### AUX TROUSSES DE FERMONT

André Largaud rejoignit son maître à la station de métro « Les Ternes » fort peu de temps après qu'il eût reçu l'appel téléphonique. La lecture de l'adresse indiquée sur la formule froissée de télégramme avait complètement changé le sens des instructions que Vaudreuil avait eu l'intention de donner à son jeune collaborateur.

— J'ai besoin de toi, dit-il. Il va falloir te distinguer.

Il expliqua les événements, ne donnant que l'essentiel, selon son habitude. Il conta ses soupçons sur Loridant et ajouta que tant que le gaucher ne se hasarderait pas à rôder autour du *Minerve* ou à se compromettre de près ou de loin dans l'affaire Martin Dussieux, il ne pouvait rien contre lui.

— Tu comprends, je n'ai pas de raison valable, et je me « brûlerais » inutilement. Ce qu'il faut arriver à obtenir, c'est de pénétrer au cœur de l'affaire...

Ils marchèrent jusqu'à l'endroit où se trouvait le building. Vaudreuil reprit :

— Il y a un certain Fermont qui doit habiter ici et qui m'intéresse. C'est à lui que Loridant avait télégraphié. Te sens-tu capabe de réussir à le repérer de telle manière que, lui, ne te connaisse pas? Il faut le suivre au cas où il sortirait. J'ai l'impression qu'il doit avoir un rendez-vous quelque part avec notre suspect...

Largaud abaissa la tête affirmativement.

— Comptez sur moi, patron... Je ne sais pas encore comment je vais m'y prendre, mais...

— Oui. Du moment que tu me l'affirmes, je sais que je puis te faire confiance... Tu es un brave petit gars... Je te laisse...

André était vêtu correctement. Il pouvait passer pour un des innombrables employés de commerce ou de bureau que l'on croise journellement dans Paris. Il pénétra dans un immense vestibule au milieu duquel se

trouvait la cage de l'ascenseur. Aux murs, des plaques vissées indiquaient les locaux des différentes firmes établies à cette adresse. Il repéra l'indication en lettres d'or sur fond de marbre noir : « Robert Fermont, importations. 5e étage ».

A gauche, la loge du concierge. L'homme, en manches de chemise, lisait un journal en fumant une pipe.

Largaud s'approcha, le chapeau à la main :

— Dites, m'sieu... C'est bien ici, M. Fermont?

Le concierge abaissa sa feuille, vit le visage avenant et approuva d'un signe de tête.

— Oui... Troisième au fond du couloir. . C'est indiqué près de l'ascenseur... Vous trouverez facilement.

Largaud prit un air embarrassé et tortilla son chapeau Il toussa, il finit par exhaler un énorme soupir.

— Ecoutez, m'sieu le concierge... Vous avez l'air bon... Je vais vous demander un grand, un très grand service... Voilà... Je cherche un emploi... On m'a dit que m'sieu Fermont pourrait me prendre. Mais...

Il se tut, épiant l'effet de sa comédie. Le concierge tirait sur sa pipe, cependant qu'un vague sourire amusé se dessinait sur son visage bonasse.

— Et alors, mon petit gars? Ben, t'as qu'à monter!

— J'ose pas... C'est bête, mais j'ai peur... Je sens que je vais bafouiller... J'suis comme ça, tant que je ne connais pas les gens... Ah, si je pouvais voir M. Fermont, si je pouvais me rendre compte de son air... Après, j'aurais plus de courage...

— Il est marrant, ce petit-là... dit le concierge. Je ne peux pourtant pas monter avec toi pour te présenter!..

— Non... Mais... A quelle heure qu'y s'en va?... Vous pourriez me le montrer au passage et...

— Oh, il n'a pas d'heure... Il va, il vient... Je...

Le concierge s'interrompit et chuchota :

— Tiens, le voilà justement qui sort de l'ascenseur... Oui, ce grand maigre... Tu... Mais il est fou, ce gosse!... Ah, et puis, la barbe...

Largaud venait de détaler comme un lapin, plantant là le concierge et son discours. Ce dernier haussa les épaules et reprit son journal.

Fermont marchait d'un pas rapide. Largaud, d'un air détaché, le suivait adroitement. Il comprit que l'hom-

me se rendait à la station de taxis la plus prochaine et tout de suite héla une voiture de place qui maraudait lentement à ras du trottoir.

— Vous voyez le type là-bas? Bon. Il faut le suivre. Bon pourboire. Oui, je travaille pour une agence... C'est un mari qui trompe sa femme. J'ai l'impression qu'il va... Tenez, ça y est... Filez l'autre taxi...

Le chauffeur d'André démontra qu'il était capable de se débrouiller même avec cinq cents mètres de retard. Au premier arrêt de la circulation, il avait rattrapé la voiture de Fermont.

Les deux taxis roulaient vers la porte Maillot. Ils s'engagèrent dans le Bois de Boulogne. Fermont ne pouvait se douter un seul instant qu'il était suivi. Il y avait abondance de voitures dans les larges avenues, la soirée s'annonçait chaude et nombre d'automobilistes se promenaient dans tous les sens.

Boulogne... Le pont de Saint-Cloud... Le taxi de Fermont traversa la Seine et vint se ranger après un grand virage, devant un établissement aux baies larges ouvertes. Une foule de consommateurs... Un jazz... Une piste de danse... Des garçons qui vont et viennent, affairés, réalisant des prodiges d'équilibre avec leurs plateaux chargés.

Largaud remarqua que Fermont, au lieu d'entrer dans le café-restaurant, se promenait d'un air de badaud, lentement, le long du trottoir, et s'arrêtait fréquemment devant les autos alignées.

— On dirait qu'il cherche à en répérer une, songea-t-il.

Maintenant Fermont descendait vers le quai. Soudain, il accéléra le pas et s'approcha d'une auto autour de laquelle il tourna. Puis, avec un geste de satisfaction, il revint vers l'établissement et, cette fois, entra dans la grande salle.

Largaud vint rôder à son tour auprès du véhicule. Connaisseur en matière automobile de par son ancien métier de mécano, il jugea que « ça devait taper le 150 comme un rien ».

Une machine sport, à deux places avec un long capot. A l'arrière, un large spider. La nuit commençait à descendre. L'endroit était plongé dans l'ombre. Largaud

eût un geste instinctif et souleva le couvercle du spider... Pas fermé à clef.

Que faisait Fermont pendant ce temps? Largaud se hâta de remonter vers la place où brillait déjà en lettres de feu l'enseigne de ce dancing bien achalandé.

Là-bas, près d'une baie, assis à une table, Fermont était engagé dans une grande conversation avec deux personnages. Largaud chercha à vérifier immédiatement si l'un des nouveaux-venus était gaucher, mais il ne parvint à aucune certitude.

Les compagnons du négociant étaient fort bien vêtus, comme lui-même d'ailleurs. André était perplexe. Réellement, si ce n'avaient été les ordres de Michel Vaudreuil, il aurait considéré qu'il perdait son temps.

Mais après quelques secondes d'observation, il remarqua l'adresse avec laquelle les trois hommes s'étaient installés de manière à ne permettre à personne d'entendre ce qu'ils disaient et, en même temps, pouvoir surveiller tout suspect à distance.

Que faire? Il ne pouvait rester là. Fatalement, il finirait par être remarqué. Déjà un garçon de salle était venu lui indiquer une place libre dans le jardin car tout était pris à l'intérieur, et c'était sous le prétexte de chercher une table que Largaud promenait son regard de cet air embarrassé.

Il sortit et impulsivement se dirigea vers le quai presque désert. Une idée... Mais oui, pourquoi pas?... Il regarda autour de lui. Personne momentanément. Hop! Dans le spider de l'auto... Il rabattit le couvercle. Ma foi, on était très bien là-dedans...

Environ dix minutes plus tard, il sentit au balancement de l'auto sur les ressorts que quelqu'un montait à l'avant. Un murmure confus de voix lui révéla qu'un compagnon s'installait.

Puis le moteur se mit à gronder. Largaud osa, alors, risquer un geste follement téméraire. Il souleva légèrement le couvercle de sa cachette. Comme la capote de la voiture était abaissée, il pouvait, en allongeant légèrement le bras, toucher le conducteur à l'épaule!...

Il replongea dans l'obscurité, mais il avait eu le temps de voir que Fermont n'était pas là... Il n'y avait que les deux hommes que celui-ci était venu rencontrer.

Une violente anxiété s'empara d'André. N'avait-il pas commis une sottise et lâché la proie pour l'ombre?... De toutes façons, il était trop tard, car on roulait à toute vitesse.

Des secousses, des heurts... D'après les bruits extérieurs qui lui parvenaient, Largaud comprit qu'on était revenu en plein Paris. Il reconnaissait les sonneries réglementant la circulation aux croisements des artères importantes.

Puis la chanson du moteur monta, monta... Cette fois, on roulait pleins gaz. Le conducteur avait le pied continuellement sur la pédale d'accélération. Largaud jugea qu'on avait dû quitter la capitale par une autre porte.

Il faisait chaud dans le spider. Malgré la précaution prise de laisser passer un peu d'air frais, André se sentait gagné par une somnolence de plus en plus grande. Il n'aurait vraiment pas su dire combien de temps on avait roulé, quand un brusque coup de frein lui jeta la tête contre la tôle. Il n'eut que le temps d'étouffer une exclamation de douleur.

Des voix... Puis l'auto avança, derechef, mais plus lentement. Nouvel arrêt. Un grincement dont Largaud ne comprit pas l'origine, tout d'abord, et l'auto roula en « première ». Cette fois, l'arrêt était définitif. Il entendit les deux hommes quitter la voiture, il perçut le même grincement, suivi d'un bruit sourd, et tout retomba dans le silence.

— Je suis dans un garage... marmonna-t-il.

Il attendit un bon moment avant d'agir. Qui sait? Quelqu'un pouvait revenir chercher un objet oublié sur les coussins, par exemple.

Peu à peu, il souleva le couvercle de sa cachette. La sueur coulait sur son visage. Il l'essuya d'un revers de manche et regarda autour de lui. C'était une obscurité absolue qui régnait.

Il possédait une lampe électrique de poche, mais préféra attendre avant de s'en servir. Mieux valait laisser ses yeux s'accoutumer au manque de lumière.

— Ah!... Une fenêtre... Bon... Chic, un rayon de lune...

Effectivement, l'astre nocturne qui semblait jouer à cache-cache derrière les nuages venait de se montrer et envoyait sa clarté par l'ouverture rectangulaire. Largaud

put ainsi repérer la porte par laquelle il était entré, mais ce fut pour constater qu'elle était solidement verrouillée et défendue, au surplus, par une lourde barre de fer extérieure qu'il entendit résonner faiblement lorsqu'il eut secoué les battants.

— Il doit y avoir une autre porte...

Son expérience des garages ne le trompait pas. Il découvrit la petite porte par laquelle on peut entrer et sortir sans avoir à utiliser celle d'accès principal.

Par bonheur, elle n'était pas fermée à clef. Il l'entr'ouvrit avec précaution. Elle donnait sur une allée au sol bétonné. En face, à environ trois mètres, un bâtiment qui lui parut énorme, découpait sa masse sur le ciel où trônait encore la lune.

— La maison d'habitation... se dit-il.

Il l'atteignit, tourna le coin, s'arrêta. Des bouffées de musique lui arrivaient aux oreilles. Et certaines fenêtres étaient éclairées.

Largaud ignorait absolument où il se trouvait. Le plus sage, en la circonstance, était de s'assurer, autant que possible, de la topographie des lieux afin de connaître la manière de se diriger en cas de retraite précipitée à accomplir.

Après quelques minutes d'inspection, il sut que le garage ainsi que la maison se trouvaient à l'intérieur d'une sorte de parc, le tout d'environ trois mille mètres carrés et entouré d'une muraille étonnamment haute.

Près du portail d'entrée, une logette de gardien. Largaud s'en approcha en prenant soin de ne pas faire crisser la terre sèche sous ses souliers. Il n'eut que le temps de faire un bond en arrière.

L'homme était assis auprès d'un appareil téléphonique. On distinguait tout cela nettement par la fenêtre éclairée du bâtiment, largement ouverte en raison de la chaleur. Mais l'émotion d'André n'avait pas été causée par le téléphone. Il avait constaté la présence d'un projecteur électrique de puissante apparence, à portée de la main de l'homme...

Largaud restait absolument immobile dans l'obscurité. Il épiait les mouvements du gardien. Sans aucun doute, celui-ci avait dû entendre quelque bruit suspect car il

avait subitement dressé la tête et tendu le cou; son visage avait une sinistre expression.

Largaud comprit qu'il écoutait et résolut de ne pas bouger tant que l'autre aurait les sens en alerte.

Mais voici que le gardien parut prendre une décision et se leva, s'approcha du projecteur... Une lumière éclatante, formant un long faisceau blanc jaillit et s'apposa en un cercle aveuglant contre le mur de la maison!... C'était à environ cinq mètres de l'endroit où se tenait André!... L'adolescent constata avec désespoir qu'il lui faudrait franchir toute la façade pour se mettre à l'abri. Il se trouvait près du coin, mais l'implacable lumière lui barrait la route...

Vite!... Courir à l'autre extrémité... Il prit son élan...

Mais la lumière se mit en marche... D'abord avec lenteur, puis un peu plus vite... Encore plus vite...

Largaud n'avait plus que cinquante centimètres à franchir et il pourrait se tapir dans un recoin d'ombre, sur le côté de la maison. Mais le faisceau blanc l'enveloppa d'un seul coup...

## CHAPITRE V

### LA NUIT DE MICHEL VAUDREUIL

Après avoir quitté son jeune collaborateur, Michel Vaudreuil avait immédiatement songé à se renseigner sur la personnalité de Robert Fermont. Au commissariat de police du quartier, on lui donna des détails favorables sur le négociant.

Il n'en fut qu'à demi étonné. Du moment que le personnage allait et venait librement, possédait une occupation, arborait une raison sociale, il ne pouvait être suspect, tout au moins à la surface.

Fermont était célibataire. Il occupait un appartement non loin de son bureau. Vaudreuil obtint facilement l'adresse privée. Déjà, il forgeait un plan pour

entrer en relations aussitôt que possible avec l'homme, ce qui lui permettrait, certainement, de retrouver la trace de Loridant. Qui sait si Fermont n'était pas en dehors de l'affaire et peut-être ne se doutait-il aucunement de ce que le gaucher pouvait avoir de suspect.

Michel songea que la filature dont il avait chargé Largaud se terminerait devant le domicile de Fermont. L'heure du dîner était proche. Sans doute, le célibataire devait prendre ses repas au restaurant.

Michel avait quitté le commissariat et machinalement, s'était rendu dans la rue où habitait le négociant. Il passa devant la maison qu'il jugea d'honnête apparence. Juste au moment où il tournait le coin, il vit arriver deux hommes. Ils marchaient lentement en conversant de façon très animée.

— La chance semble vouloir me sourire! songea-t-il.

L'un d'eux était Loridant. L'autre avait le visage maigre et un regard ardent. Vaudreuil ne le connaissait pas.

Ils s'arrêtèrent à peu de distance de l'endroit où Michel, le dos tourné, allumait une cigarette. Oui, la chance lui souriait car il put entendre quelques bribes de paroles.

— Alors, M. Fermont... Attendre encore?

— Oui... Retourne au *Rexis*... Je te donnerai des nouvelles sous vingt-quatre heures...

Michel reprit son chemin et disparut au tournant. Il n'avait pas besoin d'écouter davantage et c'était d'autant plus nécessaire de disparaître au plus tôt, qu'il ne fallait pas éveiller l'attention des deux hommes, en restant trop longtemps là.

Il héla un taxi et se fit conduire au *Rexis-Palace*. C'était un bel hôtel du boulevard Saint-Germain. Il demanda une chambre, fila chez lui pour y prendre une valise avec quelque linge et se retrouva au *Rexis* une demi-heure plus tard.

Ainsi, Loridant était descendu en cet endroit. Pourquoi ne retournait-il pas au *Minerve*? C'était ce que Michel se promettait de savoir, et pour ce faire, il allait saisir le taureau par les cornes.

Connaître le numéro de la chambre de Loridant? Relativement facile. Il allait guetter le retour de celui-ci et

saurait bien se débrouiller au moment voulu. Michel choisit, dans la salle de restaurant, une table de laquelle il pouvait surveiller le hall.

En passant chez lui, il avait eu la sage précaution de changer de costume et de modifier son apparence de manière suffisante à n'éveiller aucune réminiscence dans l'esprit de Loridant qui l'avait déjà vu dans le bureau de poste lors de l'envoi de son télégramme.

Il était environ minuit lorsque Vaudreuil s'apprêta à agir.

* * *

Loridant avait le sommeil difficile. Il était souvent obligé de recourir à l'emploi de somnifères. Ce soir-là, il avait voulu tenter de s'en passer, mais après une heure d'efforts vains pour s'endormir, il allait se décider à se lever afin d'avoir recours à son médicament habituel, lorsqu'il resta immobile, dans son lit.

Ses yeux, habitués à l'obscurité venaient de se fixer sur la porte et il lui semblait que celle-ci s'entr'ouvrait lentement!

S'armant d'une matraque en caoutchouc à portée de sa main, il se laissa glisser en bas de sa couche, et s'insinua sous le lit. Il voulait d'abord se rendre compte du genre de visiteur nocturne qui s'apprêtait à pénétrer chez lui.

Vaudreuil possédait une expérience et une adresse de cambrioleur, acquises au cours de ses différents exploits. Il agissait silencieusement. Quand il eut réussi à pousser la porte sur un espace suffisant pour le laisser passer, il entra, referma derrière lui, sans le moindre bruit et resta sans bouger, cherchant à percevoir le souffle de celui qu'il supposait en train de dormir.

De sa cachette, Loridant cherchait à deviner ce que pouvait faire l'inconnu. Il ne voyait rien.

Vaudreuil fit jouer le faisceau d'une minuscule lampe électrique de poche, de la grosseur d'un crayon. C'était suffisant pour lui permettre de se diriger. Il se rapprocha, pas à pas, du lit. Vêtu d'une robe de chambre sous laquelle son corps était étroitement moulé dans une combinaison noire, il avait dans sa poche une sorte

de cagoule en tissu caoutchouté qu'il enfila sur sa tête. Ainsi ses traits étaient complètement cachés. On ne pouvait distinguer que l'emplacement des yeux et de la bouche, marqués par des ouvertures.

Dans l'autre poche de son peignoir, il avait un revolver muni d'un dispositif qui permettait de rendre les détonations fort sourdes, un « silencieux ». Sa main droite chercha l'arme, pendant que de la main gauche, il faisait courir la lumière sur le lit.

Quand il constata l'absence de l'homme, il ne marqua qu'une perplexité assez brève. Après tout, ce fait allait lui servir. Il ne doutait pas que Loridant, qui avait quitté son lit n'allait pas tarder à revenir. Lui-même n'était-il pas sorti de sa chambre sous un prétexte qu'il n'est pas besoin de préciser?

Michel d'un pas léger se dirigea vers les rideaux de velours qui masquaient la fenêtre. Son intention était de se dissimuler derrière jusqu'à ce que Loridant fût rentré et couché.

Le silence régna dans la chambre. Loridant qui avait vu la direction du faisceau lumineux, comprit ce qu'avait dû faire l'inconnu. Un sourire plissa ses lèvres minces.

Lentement, il se glissa hors de sa cachette et se mit debout. Il voyait nettement la bosse que faisait le corps de Vaudreuil sous le rideau de droite.

Il assujettit sa matraque, prit son élan et, d'un seul coup, furieusement, il bondit et frappa à la hauteur de la tête.

En même temps, il avait tiré le rideau et asséné un second coup plus violent encore. Michel ploya sur ses jambes... Un troisième coup... Vaudreuil s'effondra sur le parquet sans un cri.

Loridant émit un profond soupir de soulagement. Puis, avec la même vivacité, il courut jusqu'au commutateur électrique, donna de la lumière, revint, se pencha sur le corps.

— Je ne l'ai pas raté!... grommela-t-il dans un rictus.

Il examina l'homme à la cagoule. Derrière le rideau, gisait la robe de chambre dont Vaudreuil s'était débarrassé pour être plus libre de ses mouvements lorsqu'il le faudrait.

— Un rat d'hôtel... marmonna finalement Loridant.

Il haussa les épaules, et se passa la main sur le front. Intérieurement, il avait craint autre chose...

Inutile de fouiller celui qu'il prenait pour un voleur. Rien d'autre dans les poches de la robe de chambre que le revolver et la lampe électrique, ainsi que, bien entendu, le rossignol perfectionné qui avait permis l'intrusion.

Loridant soupesa les conséquences de ce qu'il devait faire. Donner l'alarme? C'était le réflexe de quiconque dans sa situation. Oui, mais lui ne tenait pas du tout à attirer l'attention sur sa personne. Interrogatoires de police, etc., non, cela ne valait rien...

Mais d'autre part, il ne pouvait rester ainsi avec ce rat d'hôtel dans sa chambre!...

— Il a pris quelques bons coups de matraque, il ne se réveillera pas de sitôt... Qui sait si je ne l'ai pas proprement tué?

Il ne pouvait voir le visage et ne se souciait pas d'entreprendre d'enlever le masque... En fait, il ne tenait pas à laisser la moindre empreinte digitale, dans le cas où ce ne serait qu'un cadavre qui était allongé sur le sol.

Il eut une idée subite. S'habiller, prétexter une insomnie plus forte que d'habitude — le garçon d'étage savait, il avait eu l'occasion de voir sur la tablette du cabinet de toilette, le flacon à étiquette de somnifère — et prétendre, vis-à-vis du veilleur de nuit, en bas, qu'il se rendait à Montmartre...

Oui, c'était le mieux. De cette manière, Loridant ignorait l'intrusion du cambrioleur qui pouvait — qui *devait,* désormais — avoir eu lieu après son départ... Parbleu, tout s'arrangeait!...

Bien entendu, il ne reviendrait plus au *Rexis,* il allait disparaître dans l'immense Paris. Fermont serait informé des raisons qui l'obligeaient à adopter cette tactique. La police trouverait ou ne trouverait pas le cambrioleur, cela ne l'intéressait pas.

Le principal était de se mettre à l'abri de toute curiosité indiscrète, et il allait le faire de ce pas.

— N'oublions pas de rendre à ce cher homme sa lampe et son browning, de même que son outil à for-

cer les serrures... Pour authentifier ses intentions dans ma chambre...

Tous ces objets furent soigneusement essuyés avec un mouchoir et remis dans les poches de la robe de chambre.

Loridant abandonnait sa valise qui n'offrait rien de compromettant. Comme d'autre part, il avait réglé sa note la veille au matin, il ne serait pas recherché... Et puis, même... Il était descendu là sous un faux nom. Ce n'étaient pas de menus détails qui pouvaient l'embarrasser ou le freiner.

L'aube commençait à naître, lorsque Michel Vaudreuil, toujours allongé sur le sol, fit un mouvement. Une douleur le tenaillait à la base du crâne. Il poussa un gémissement étouffé.

D'un seul coup, le souvenir de la nuit lui revint. Il s'assit péniblement, se tenant la tête à deux mains.

— Eh bien, c'est vraiment réussi comme travail!... grommela-t-il. J'ai la tête dure, sans quoi...

Il se releva, s'ébroua. Mais où était donc Loridant? Et pourquoi lui-même, Vaudreuil, ne se trouvait-il pas réduit à l'impuissance?

Michel se rendit compte bientôt de l'absence de celui qu'il avait tenté de surprendre. Il hocha la tête amèrement. Tout était raté. Pourtant, son plan avait été bien conçu. Vaudreuil n'avait eu rien moins que l'intention de se faire prendre volontairement chez Loridant pour faire naître l'occasion d'être mené au poste de police en compagnie de sa pseudo-victime. Comme il avait — de même que Loridant — décliné une fausse identité au *Rexis* sa réputation était sauve.

Il n'avait aucune crainte quant aux suites qu'aurait eues l'affaire. Le capitaine Lhomet serait intervenu, aurait expliqué les motifs des agissements de son collaborateur...

— Allons... Tout cela est parti en fumée... soupira Vaudreuil, en se débarrassant de sa cagoule et en réendossant sa robe de chambre.

Il put réintégrer ses pénates sans incident et se laissa tomber sur le lit. Aucune illusion, il avait le pressentiment que Loridant avait fui, sans esprit de retour, du palace.

Un bon bain tiède, quelques heures de sommeil né-

cessaire jusque midi et Vaudreuil fut d'aplomb. Il ne lui restait plus de la malheureuse aventure qu'un point sensible à la nuque, sous le chapeau, et un point encore plus sensible dans son amour-propre...

En quittant le *Rexis*, il se rendit directement chez lui. Nouvelle déception, André Largaud était toujours absent. Michel avait escompté trouver le jeune garçon couché sur le divan de l'antichambre ou plutôt — il eut un sourire fugitif — debout et l'attendant, à une heure pareille... Mais rien, pas de nouvelles, pas le moindre mot écrit, non plus... Pas de message téléphonique...

Vaudreuil se rappela que la veille, il avait vu Fermont arriver à son domicile sans que Largaud se révélât derrière lui.

— André avait-il perdu la piste? Ou ne l'avait-il pas trouvée du tout? Qu'est-il devenu?

Il se jeta rageusement sur le téléphone et demanda l'inspecteur Delin. Ce dernier était sorti. Michel se mit à tourner en rond dans son studio. Il s'assit bientôt cependant.

— Voyons... Si je me laisse aller à l'émotivité, je suis fichu... Il faut que je sois calme, très calme...

Grâce à sa force de caractère, l'équilibre lui revint et avec lui, l'optimisme. Vaudreuil se mit a étudier les événements.

Une nouvelle constatation s'imposait. Robert Fermont, malgré ses dehors impeccables, était sujet à caution, puisqu'il tutoyait Loridant, ce qui révélait une certaine intimité.

— L'autre, par contre, lui parle avec une considération non déguisée. On dirait qu'il existe une hiérarchie entre les deux...

Vers trois heures de l'après-midi, une voiture de grand tourisme s'arrêtait dans la rue où habitait Fermont, et le chauffeur, vêtu d'un uniforme sobre, portant casquette plate, soulevait le capot, étudiait le moteur, puis après avoir ainsi dépensé une demi-heure, s'installait au volant et ouvrait un livre broché, comme s'il attendait l'arrivée d'un patron, en visite...

Ce n'était autre que Michel Vaudreuil, à bord de sa propre auto particulière. Il avait décidé de surveiller

les agissements de Fermont, ayant calculé que ce dernier communiquerait tôt ou tard avec Loridant, ce jour-là.

Un coup de téléphone donné au bureau du négociant, avait résulté en la réponse du concierge que M. Fermont devait être chez lui. Michel avait prétendu être un ami qui demandait de ses nouvelles.

## CHAPITRE VI

### LA NUIT D'ANDRÉ LARGAUD

En se voyant pris dans le cercle lumineux projeté par l'appareil manœuvré depuis la logette du garde, André Largaud avait couru désespérément à droite, à gauche...

Mais en vain. Le faisceau l'avait repéré et le gardait. Aveuglé par la lumière intensément blanche, André comprit qu'il était perdu. L'alarme était donnée, des hommes jaillirent de la maison, se jetèrent sur lui... Que pouvait-il faire contre tant d'ennemis!...

Il fut promptement garrotté, bâillonné. Comme il donnait des secousses, l'un des bandits qui le transportaient articula un juron et d'un coup de poing à la tempe, le réduisit à l'immobilité. Etourdi, Largaud tenta un effort désespéré pour ne pas perdre connaissance. Il sentit qu'on le jetait sur le sol, dans l'obscurité, il entendit le bruit d'une clef dans la serrure, et puis plus rien.

Il resta ainsi prostré pour un long moment, et vaincu par la fatigue se laissait aller à la somnolence, quand la porte se rouvrit et deux hommes entrèrent. Il en jugea ainsi du moins, car il ne distinguait rien, mais entendait un bruit de conversation chuchotée.

Une nouvelle lueur aveuglante. Celle d'une lampe électrique tenue à la main. Elle se promena sur le prisonnier du haut en bas. Largaud se rendit compte que l'homme qui l'examinait tenait à rester dans l'ombre et y réussissait car le jet de lumière rendait tout encore plus noir, dans la pièce.

Brusquement, l'homme questionna, d'une voix assourdie et qu'André jugea volontairement déformée :

— Comment es-tu venu ici?

Largaud ne répondit pas. L'autre répéta sa phrase, d'un ton menaçant et ajouta :

— Parle, avant que je n'emploie des moyens plutôt douloureux pour t'y obliger, mon gaillard!...

Largaud était toujours éclairé en plein. Il savait que l'on guettait ses moindres réactions. Il se passa lentement la langue sur les lèvres — on lui avait retiré son bâillon — et murmura :

— Laissez-moi repartir... Je n'ai rien fait de mal...

— Qui es-tu? Hein!... Qui t'a envoyé?...

A ce moment, le second personnage attira son compagnon et articula à voix basse :

— Attention... S'il ne sait rien, ne va pas nous rendre suspects par des questions trop précises!...

André avait l'ouïe remarquablement fine et il entendit. Un double sentiment l'envahit. Satisfaction d'avoir découvert quelque chose d'important, sans doute, et inquiétude quant au sort qui allait lui être réservé. Il réitéra sa protestation d'une voix dolente. André n'avait guère de chances de s'en sortir, mais il allait tout de même adopter la seule attitude possible, en la circonstance, celle de la niaiserie. Qui sait si, après tout...

L'homme qui l'interrogeait marmonna subitement :

— Bon... On verra toujours demain... En attendant...

Il ne termina pas. Son acolyte venait de passer derrière André, et d'un seul coup, il lui avait attiré la tête en arrière pour appliquer sur son nez un tampon d'ouate imbibé de chloroforme tiré d'une bouteille rapidement débouchée.

Largaud se raidit, tendit le corps en arc de cercle et retomba en arrière. L'homme retira le tampon et se pencha.

— Il a sa dose... articula-t-il.

— Mais tu aurais pu attendre!... grommela son complice.

— Inutile... Il faut le transporter tout de suite à la maison abandonnée, mon vieux... On ne peut pas le faire de jour... Avec ma méthode, tout danger est écarté... Il ne se rendra pas compte du changement, quand il

se réveillera... Tu sais que le patron exige à tout prix que *La Feuillade* reste une propriété au-dessus de tout soupçon... C'est pourquoi il a toujours prévu le cas d'un mouchard et loué l'autre baraque...

— Bon, bon, ne parle pas tant... Va prévenir Frédier, pour qu'on l'emporte... Dès qu'il fera jour, on téléphonera au patron.

— Oui, mais pas avant dix heures du matin... Sinon, ça paraîtrait louche aux autorités postales... On ne sait jamais.

C'était à peu près à la même heure que Loridant, au *Rexis*, à Paris, abattait Michel Vaudreuil à coups de matraque, derrière le rideau...

Frédier apparut. C'était une sorte de brute géante. Il était vêtu comme un paysan et devait être employé par la bande à des besognes de force. Il enleva l'adolescent comme une plume, dans ses bras.

— Minute, intervint l'homme à la lampe, faut le fouiller...

Cette opération ne donna pas grand'chose, Largaud ayant appris de son maître qu'avant de partir en mission, il ne fallait rien emporter de compromettant sur soi.

— Tu le déposeras là-bas, ordonna celui qui avait pris l'initiative du commandement, et tu resteras auprès de lui, pour le garder jusqu'à ce que l'un de nous te rejoigne...

— Entendu... grommela Frédier qui, à nouveau, se chargea de son fardeau humain. Il sortit de la maison, et s'enfonça dans l'ombre du parc.

Il se dirigeait avec une sécurité qui prouvait une profonde connaissance des lieux. Arrivé au fond de la propriété, il suivit le mur un instant, en le longeant sur sa droite, puis déposa Largaud sur le sol, afin d'ouvrir une porte basse, et rechargea le jeune homme sur une épaule pour la franchir en se baissant.

Il se trouva dans un bois et se remit en marche, avec lenteur, car il lui fallait écarter des broussailles, des arbustes, à chaque pas.

Largaud était toujours jeté en travers de son épaule. Frédier le maintenait d'un bras, pendant qu'il se frayait son chemin de l'autre.

Tout à coup, il eut l'impression que le prisonnier bougeait!...

Il s'arrêta avec un juron. Puis il s'écroula sur le sol, à demi suffoqué par un coup terrible qu'il venait de recevoir au creux de l'estomac. Que se passa-t-il ensuite? Il ne put jamais le raconter car il avait perdu connaissance.

Au moment où, dans la pièce où on le tenait prisonnier, Largaud avait senti une brusque odeur de chloroforme, il avait eu l'admirable présence d'esprit de retenir immédiatement sa respiration.

Il avait bien fallu à son agresseur laisser s'écouler, n'était-ce que quelques cinquièmes de secondes entre le moment où il avait imbibé son tampon d'ouate et celui où il l'appliqua.

C'était le laps de temps que Largaud avait mis à profit pour sa sauvegarde. Aussi, n'aspira-t-il nullement les vapeurs narcotiques. Il était capable de retenir son souffle pendant deux minutes, au moins. C'était un exploit souvent réalisé, lorsqu'il plongeait et nageait sous l'eau... Cette qualité allait se montrer précieuse...

Il ne manqua pas de simuler l'évanouissement, il donna totalement l'impression d'avoir été endormi. Et pendant ce temps, il enregistrait les paroles échangées entre les deux complices!...

Puis ce fut l'instant où on le fouilla. Pour agir plus commodément, Frédier avait quelque peu desserré les liens. Cela n'avait aucune importance puisque le prisonnier, dans l'esprit des misérables, était sous l'empire du chloroforme...

Largaud avait senti, non sans un frémissement de joie, qu'il était capable de se débarrasser de ses cordelettes. Mais il voulait attendre, c'eût été une inqualifiable imprudence que de se libérer tout de suite.

Il avait travaillé avec fièvre durant les quelques secondes où Frédier l'avait déposé sur le sol, pour le passage de la porte basse. Les liens de ses poignets étaient maintenant plus que lâches. Quant à ceux des chevilles, ils ne tenaient plus, et il avait pu dégager entièrement un pied.

Dans l'obscurité du bois, Frédier l'avait replacé sur son épaule, sans défiance. Et Largaud calcula son coup.

Il n'ignorait pas qu'une seule fausse manœuvre serait sa perte définitive, cette fois.

Il reposait sur l'épaule de son porteur de telle sorte que ses jambes descendaient au-dessous de la ceinture de Frédier. D'une détente sèche, mais redoutable, il plia celui de ses genoux qui était libre, et han!... asséna un coup en plein dans le centre nerveux situé à la hauteur du diaphragme, et connu sous le nom de *solar plexus*.

C'est l'un des points favoris pour un boxeur qui cherche le knock-out. Largaud toucha remarquablement juste.

Quand il sentit l'homme fléchir, et ployer sous le choc, il fit sauter les cordes de ses poignets et saisit le bandit à la gorge, avec la force du désespoir. Il n'en fallait pas tant pour le mettre complètement hors de combat!...

— Sauvé!... murmura Largaud avec une profonde émotion. Les autres fripouilles ne s'inquiéteront pas de ce Frédier avant demain matin, dix heures... J'ai le temps de prendre le large...

Pour plus de sécurité, il attacha les poignets et les chevilles du bandit avec ses propres liens, et le traîna dans un taillis, au milieu des orties et des ronces.

— C'est le petit jeu des compensations... murmura le hardi gamin de Paris, après s'être approprié la lampe électrique de Frédier et un gros revolver, trouvés tous deux sur le géant.

Mais où se trouvait-il? Il n'en avait pas la moindre idée. Ce bois était-il grand, ou n'était-ce qu'un boqueteau?...

André hésita. Fallait-il aller de l'avant?... Il prit une décision plus hardie. Il revint sur ses pas, en droite ligne, refaisant le chemin accompli par Frédier, jusqu'à ce qu'il eût trouvé le mur de la propriété où il avait été capturé.

— Je vais longer cette clôture jusqu'à ce que j'arrive à un coin. Puis je la suivrai de nouveau et j'atteindrai le devant de la propriété... Il doit y avoir des routes par là...

Le raisonnement était bien conçu. Largaud atteignit la limite qu'il s'était fixée. Il fit un grand détour pour

éviter le portail où il devinait la maisonnette du gardien, dans les premières lueurs de l'aube qui commençaient à naître.

Ah, un chemin!... Il se mit à courir... Il atteignit une route plus large... Essoufflé, il ralentit le pas. Un poteau indicateur. Il braqua la lampe électrique et lut :

« Le Plessis-Trévise... 4 kilom. 300... »

Ainsi, il se trouvait à l'est de la capitale, à environ une dizaine de kilomètres, pas davantage!... La joie lui gonfla la poitrine, et il partit d'un bon pas, malgré la fatigue qui commençait à se faire sentir. Il n'ignorait pas qu'un service d'autocars relie la commune vers laquelle il cheminait, avec Paris.

Le jour se levait de plus en plus. Des coqs chantèrent dans la campagne. Il pensa avec un sourire moqueur à la tête que feraient les gredins en constatant sa disparition, en même temps qu'ils se perdaient en conjectures sur le sort de Frédier.

Soudain, des voix au détour d'un chemin. Il s'arrêta, vaguement inquiet. Il n'était pas encore très loin de *la Feuillade* — il avait retenu le nom révélé par les bandits — et se demanda si...

Il se jeta derrière une haie. Mieux valait laisser passer ces deux inconnus qu'il entendait et qui pouvaient être des ennemis...

Mais il regretta aussitôt son mouvement.

— Hep, là-bas!... Arrivez!...

C'étaient deux gendarmes à bicyclette, tenant leur machine à la main qui cheminaient paisiblement, et qui l'avaient vu.

Il se redressa et s'avança, souriant. Mais l'un des hommes en uniforme, à la manche galonnée, l'interpella avec rudesse :

— Pourquoi vous êtes-vous caché à notre approche?...

— Je ne me suis pas caché... Vous faites erreur!...

— Suffit... Vos papiers!

Ils avaient l'air hostile. Le sourire d'André disparut. Il savait qu'il n'avait pas de papiers sur lui.

Le brigadier s'approcha et lui mit la main sur l'épaule.

— Pas de pièces d'identité?... Suivez-nous!...

Il se rassura. Après tout, n'était-ce pas la meilleure

escorte? Il s'expliquerait avec le capitaine, ferait agir son maître...

Mais le capitaine n'était pas là. Et lors de la fouille, circonstance aggravante, on venait de trouver le revolver ainsi que la lampe électrique. Les gendarmes tout d'abord ébahis devant la jeunesse de leur prise, décidèrent de l'enfermer en attendant leur supérieur hiérarchique.

La matinée s'écoula. Des nuages s'accumulaient. On avait téléphoné à plusieurs reprises chez Michel Vaudreuil, comme demandé par Largaud, et pas de réponse...

Par une étrange fatalité, les communications de l'après-midi n'eurent pas plus de succès. C'était écrit... Vaudreuil était à son volant, et guettait Robert Fermont.

Et Largaud, qui se trouvait sous serment d'honneur de ne jamais rien révéler, sans l'autorisation de son maître, ne pouvait expliquer pour quelles raisons on l'avait trouvé à cinq heures du matin, porteur d'un revolver, sans papiers, errant sur la route du Plessis-Trévise.

Et les heures s'écoulaient!... Et il songeait avec désespoir, que faute de connaître à temps ce qu'il avait découvert, son maître allait peut-être échouer dans ses recherches...

## CHAPITRE VII

### LA MAISON SINISTRE

L'après-midi s'avançait. Prudemment, Michel Vaudreuil avait changé de rue pour le stationnement de sa voiture et s'était lui-même installé à l'intérieur d'un petit débit de vins situé non loin sur le trottoir opposé, de la maison de Fermont.

Il vit arriver une auto du même genre que la sienne. Elle stoppa devant le numéro qu'il observait. Un homme à l'allure correcte la pilotait. Celui-ci descendit et dis-

parut sous la voûte. Peu après, le même personnage reparut en compagnie de Fermont, mais au lieu de s'installer au volant, il partit à pied.

Fermont le remplaça et démarra. Vaudreuil comprit que l'autre avait reçu des instructions pour amener l'auto, sans plus. Il ne fallut à Michel que fort peu de temps pour rejoindre sa propre voiture et prendre le suspect en filature.

Fermont se dirigeait vers le centre de Paris, et une heure plus tard il s'arrêtait devant la gare du Nord. Quelques minutes s'écoulèrent. Vaudreuil qui s'était garé derrière deux taxis constata qu'un nouveau personnage entrait en jeu.

— Loridant!... murmura-t-il.

C'était en effet le gaucher qui s'avançait vers Fermont. Les deux hommes eurent un rapide colloque et, une fois de plus, l'auto changea de conducteur. Fermont se dirigea vers l'intérieur de la gare. Loridant paraissait attendre.

Vaudreuil vit le négociant ressortir, adresser un signe de tête à son complice. Loridant démarra. Sans hésitation, l'agent secret le suivit à distance raisonnable. Son instinct le poussait. Entre Fermont et Loridant, c'était ce dernier qu'il voulait traquer.

Les deux voitures filèrent vers le bois de Vincennes, le plateau de Gravelle, Joinville, la route de Villiers. Vaudreuil qui connaissait admirablement les environs de Paris, jugea à propos, dans Villiers-sur-Marne, de prendre un raccourci qui lui permettrait de voir, à la sortie de la localité, la direction que prenait Loridant.

Il le vit s'engager sur la route du Plessis-Trévise. De nouveau, un raccourci le mena vers la bourgade; Michel évitait ainsi d'attirer l'attention de l'homme qu'il suivait et qui, jusqu'à présent n'avait pas donné l'impression de se douter de quelque chose.

De loin, il vit l'auto suspecte virer sur sa droite dans une rue secondaire. Vaudreuil dépassa le croisement, mais il avait eu la faculté de constater que le chemin pris par Loridant menait vers la campagne et devenait bientôt un sentier.

Avec une célérité digne d'éloges, il stoppa rangea son véhicule dans un coin tranquille et se précipita. Un

paysan qui déambulait, sa faux sur l'épaule, le renseigna sur la direction prise par l'autre auto.

Toujours au pas de course, Vaudreuil atteignit le sentier.

Il eut un sourire de satisfaction. Un bois s'amorçait. Et sur la lisière, il voyait nettement la trace des roues qui venaient de passer.

Dans la poussière sèche, ces marques ne pouvaient être qu'extrêmement récentes. Il continua de marcher. Finalement, il vit une sorte de trouée dans la masse verdoyante.

— Une route qui était jadis entretenue, se dit-il, et que l'on a abandonnée...

L'herbe poussait partout, couvrant jusqu'aux pierres formant une ancienne bordure de trottoir. La trace des pneus se voyait encore, là où les tiges courtes avaient été momentanément couchées, sur deux lignes parallèles. Subitement, l'auto lui apparut. Il se dissimula derrière un arbre et observa. La voiture était vide.

L'endroit était désert. On n'entendait que le chant des oiseaux dans le bocage. Vaudreuil se rapprocha de l'auto, s'abritant d'arbre en arbre et attendit une longue minute. Il se souvenait de la désagréable surprise de la veille, et tenait, cette fois, à ne pas subir le même avatar.

Non, décidément, personne. Il pouvait agir. Tirant de sa poche, un canif à lame pointue, il en frappa les deux pneus arrière, avec résolution, mais en prenant soin de ne provoquer qu'une fuite lente de l'air. Si une poursuite s'avérait obligatoire par la suite, Loridant n'irait pas loin. C'était ce que désirait Vaudreuil. Le laisser remonter à bord de sa voiture, sous l'impression que rien ne clochait.

Tandis que si les pneus avaient été crevés trop visiblement, Loridant pouvait le constater tout de suite, et fuir à pied par le bois. Dans ce cas, il deviendrait plus difficile de le retrouver.

Michel, son œuvre achevée, s'aventura sous le couvert. Après environ deux cents mètres, il vit apparaître brusquement une silhouette massive entre les arbres.

Un sentier conduisait jusqu'à ce qui avait été jadis un portail, mais on voyait que la maison était abandonnée

depuis longtemps et tombait lentement en décrépitude. Le propriétaire ne se souciait aucunement de l'entretenir.

— Excellent endroit pour y accomplir une ténébreuse besogne!... songea Vaudreuil, en contournant le vieux bâtiment.

Il découvrit une fenêtre au rez-de-chaussée, à laquelle manquaient la plupart des vitres. Introduire un bras et faire jouer la crémone ne fut qu'un jeu d'enfant. Il y eut un grincement, malgré les précautions de Michel et il s'immobilisa pour en écouter les conséquences, mais rien ne se produisit.

Il pénétra dans une pièce du rez-de-chaussée et remarqua que le sol en était dallé et recouvert de poussière. Apparemment personne ne venait là. Il ne voyait aucune trace de pas, sauf celles qu'il laissait derrière lui. Après avoir traversé la pièce, il ouvrit lentement une porte et se trouva dans un couloir qui le mena à un grand vestibule.

Une pénombre générale régnait dans la maison vide et Vaudreuil dut avoir recours à sa lampe électrique pour examiner le hall.

Son regard se fit attentif. Là, sur les dalles, une piste. Les pas étaient nettement imprimés dans la poussière terreuse et venaient de la porte d'entrée qu'il avait en face de lui, jusqu'au bas de l'escalier sur sa droite et au fond.

— Loridant a dû monter directement... Il se trouve là-haut...

Eh bien, Vaudreuil allait le surprendre au gîte. Il s'arma de son revolver, le même que l'homme lui avait inconsidérément laissé dans la chambre du *Rexis-Palace*.

Résolument, il s'engagea sur les marches, montant avec d'infinies précautions, s'arrêtant à chaque fois, pour tendre l'oreille et balayer l'espace, devant lui de sa lampe électrique minuscule, mais effective.

Il atteignit le palier du premier étage. Devant lui, une porte. Il lui sembla entendre des chuchotements. Une lueur passait à travers une fente dans le bois. Il regarda, puis tout de suite, appliqua l'oreille.

Dans la pièce, Loridant tenait un téléphone de cam-

pagne et achevait de parler dans le microphone, d'une voix étouffée.

— Oui... Le mouchard est dans la maison... Je vais l'amuser, pendant que vous vous amenerez en force... Il ne doit pas ressortir vivant d'ici... Je... Quoi?... Ah, très bien...

Un coup de feu retentit, éveillant un formidable écho. Vaudreuil se retourna avec la vivacité d'un félin. Derrière lui, un homme était apparu comme par enchantement, et avait tiré sur lui. La balle ne passa qu'à quelques millimètres de sa tête et se ficha dans le bois.

Au même instant, Loridant qui avait lâché son téléphone se ruait sur la porte, l'ouvrait et constatait que Vaudreuil venait d'exécuter un saut prodigieux et s'était réfugié dans une pièce située en face, dont il claquait le battant avec force. Par bonheur, Vaudreuil avait senti la présence d'une clef dans la serrure, et la tournait en hâte. Il était provisoirement à l'abri.

— Pris au piège, encore une fois!... gronda-t-il.

Il comprenait maintenant pourquoi la filature avait été si facile. Loridant avait su tout du long qu'il était suivi!...

Qui sait si Fermont lui-même ne l'avait pas constaté et prévenu son complice, en lui donnant des instructions précises d'attirer l'importun jusqu'à la maison vide?

Vaudreuil qui s'était arrêté à cette dernière conclusion ne se doutait pas qu'il raisonnait juste. Depuis dix heures du matin, moment où Fermont avait reçu la communication téléphonique de *La Feuillade* concernant la prise, puis la disparition inquiétante d'un jeune inconnu, il était sur le qui-vive.

En d'autres circonstances, le travail de Vaudreuil aurait représenté une complète réussite. Mais là malheureusement, il avait été repéré dans la rue, puis définitivement marqué comme suspect après qu'on l'eût remarqué à la gare du Nord.

Loridant, à peine arrivé dans la maison vide, s'était empressé de téléphoner à ses complices de *La Feuillade*. La distance, en coupant à travers le bois, par le fond du parc, n'était pas grande et il n'avait fallu que très peu de temps aux bandits pour se préparer à accourir. Déjà, celui qui avait décroché l'appareil s'était élancé, lais-

sant à un compagnon le soin de prendre la communication complète.

Il savait que tout appel provenant par l'appareil clandestin signifiait d'accourir immédiatement, soit pour un rendez-vous, soit pour une alerte. En moins de cinq minutes, il s'était trouvé aux alentours du bâtiment, et avait constaté l'ouverture de la fenêtre par Vaudreuil.

S'étant introduit à sa suite, il l'avait suivi. Et c'était au moment où il avait jugé que Loridant allait être attaqué, alors que Vaudreuil offrait une excellente cible sur le palier, qu'il avait tiré.

Vaudreuil comprit que cette fois, il allait combattre pour sa liberté et même sa vie. Dans ce coin isolé, au crépuscule, une lutte terrible et sans merci était sur le point de s'engager.

— Rien à faire!... Fuir! ... Sinon...

Oui. La fuite, dans ce cas n'était pas une lâcheté, mais une nécessité. Il se jeta vers la fenêtre. Ah! malheur, elle était barrée par une grille verticale. Impossible de s'évader par là... Il n'y avait que la porte...

Il jugea que le renfort n'était pas arrivé et qu'après tout, il n'avait affaire qu'à deux hommes. Ceux-ci ne semblaient faire aucune tentative pour forcer sa retraite. Sans doute, attendaient-ils leurs acolytes. Il fallait tenter de les battre de vitesse.

Vaudreuil entr'ouvrit le battant. Comme si cela avait été un signal, une grêle de projectiles firent sauter des éclats de bois. Loridant et son compagnon étaient aux aguets et postés de telle manière que Michel n'aurait pu aller bien loin, s'il se risquait sur le palier.

Subitement, il entendit des grognements, des jurons, des bruits de pas. Un sourire crispé naquit sur sa face énergique.

— Ça y est!... La bande de loups est là...

On allait mettre le siège devant sa porte. On allait peut-être l'abattre... Quelles que fussent les intentions des misérables, le sort de Vaudreuil était irrémédiablement écrit. Une fureur profonde le secoua. Non, il ne se laisserait pas tuer, sans qu'on le payât, et fort cher encore!...

L'obscurité gagnait la pièce. De sa lampe, il en balaya les murs, le sol... Une vieille paillasse gisait dans un

coin. L'esprit vif de l'agent secret conçut quelque chose, instantanément.

— Mon briquet... Ah, chance, il contient suffisamment d'essence, encore... Nous allons voir, mes agneaux, comment Michel Vaudreuil sait se défendre... Attendez un peu...

Tout en marmonnant, il dévissait l'objet, en déversait le liquide inflammable sur la paille sèche, et alluma cette torche.

D'épaisses volutes de fumée s'élevèrent en tourbillonnant et, les yeux emplis de larmes sous le picotement, la gorge râpeuse, Michel, toussant, crachant, ouvrit la porte et lança à toute volée, la paillasse dans la cage d'escalier.

Sa manœuvre faisait deux coups de la même pierre. Tout d'abord, elle constituait — véritable ruse de guerre — un rideau de fumée qui lui donnait une chance de passer au travers des assaillants sans être reconnu.

De plus, elle obligeait ceux-ci à battre en retraite, sous peine d'être suffoqués par le dégagement épais et nauséabond, qui ne permettait absolument pas de respirer.

En réponse à l'envoi de la paillasse, Vaudreuil reçut une nouvelle rafale de projectiles. Il s'était accroupi à ras du plancher, un mouchoir sur la bouche et le nez, ralentissant sa respiration autant que possible.

On continuait de tirer en bas, mais avec moins d'ardeur. Sans aucun doute, la fumée produisait ses effets, les bandits commençaient à être asphyxiés. La fenêtre ouverte dans la pièce que Vaudreuil avait quittée faisait courant d'air avec le bas, par la porte également ouverte et rabattait les tourbillons au rez-de-chaussée.

Les crépitements des balles cessèrent brusquement. Vaudreuil jugea que les bandits rechargeaient leurs revolvers. Il avait quelque chose comme quarante secondes pour agir.

Un bond dans l'escalier, une dégringolade... Il allait passer dans le hall!... Hélas!... Une nouvelle série de coups de feu...

Trop tard pour le moment... Il se jeta dans une pièce, espérant que c'était celle par laquelle il était entré... Non. Ce n'était qu'un recoin du hall.

Les bandits avaient disposé des lampes électriques

pour percer l'obscurité qui maintenant s'avérait presque complète. On ne voyait dans les faisceaux blancs, que des volutes épaisses qui se déroulaient lentement comme des nuages.

## CHAPITRE VIII

### LA BATAILLE DANS LA FUMÉE

Au moment où Vaudreuil se jetait de côté, il entendit un grondement et perçut vaguement une silhouette. Il se rendit compte qu'il venait de bousculer l'un de ses agresseurs.

— Par ici, la lumière!... Je le tiens!... cria celui-ci.

Le reste de la vocifération se perdit dans un hurlement de rage. Vaudreuil qui tenait à ménager ses projectiles s'était servi de son revolver comme d'un casse-tête en le tenant par le canon, et avait frappé au jugé, dans la direction de la voix, puis sauté en arrière.

Le rayon lumineux n'éclaira que le bandit assis sur le sol. De son crâne coulait un filet de sang. Pas d'indices de la présence de Vaudreuil. Déjà celui-ci avait sauté vers le porteur de la lampe dont la présence lui était aisément signalée par le départ du faisceau. Un deuxième coup de crosse. Cette fois, il démolit une mâchoire. La lampe tomba sur le sol. Vaudreuil l'écrasa d'un furieux coup de talon. L'obscurité était son alliée. Il cherchait à supprimer tout moyen pour l'ennemi de le repérer.

Un tohu-bohu infernal régnait dans la maison. Les bandits ne tiraient plus pour le moment, ignorant totalement où pouvait se trouver l'agent secret qui, tel un farfadet, courait avec une légèreté incroyable. Vaudreuil heurta un nouvel adversaire. Cette fois, il tira. Cela fit « plop » pas davantage, et l'individu s'écroula avec un grognement de souffrance.

— Par ici!... hurlèrent des voix. A gauche!...

Nouvelles détonations. Mais déjà, Michel était à droite. La fumée s'avérait toujours aussi dense. Michel ne se

rendait pas compte de l'endroit où pouvait se trouver la porte. Il tourna en rond dans le hall. Un nouveau faisceau lumineux jaillit près de lui et il n'eut que le temps de frapper le bras qui tenait la lampe.

Celle-ci échappa à la main du bandit et Michel la cueillit au vol. En même temps, il vociféra d'une voix rauque :

— Là... Devant moi!... Tous dessus!...

Le stratagème réussit. Trois coups de feu successifs retentirent. Le bandit venait d'être atteint par l'un de ses propres complices!... Il tomba avec une clameur.

— Ça y est!... Mon compte est bon!... Tas de sal..ds, c'est moi, Loridant que vous avez descendu!...

— Non de D...!... répondit un homme dans le tumulte. On n'a plus qu'à jouer la fille de l'air... Allez les gars, caltons avant qu'il ne soit trop tard!...

Stupéfait, Vaudreuil entendit les pas précipités des fuyards. Il s'était terré sous l'escalier. Etait-ce une ruse pour lui faire commettre une imprudence?...

Un ronflement subit lui fit dresser l'oreille. Il comprit. Depuis quelques instants, la chaleur devenait plus forte. La paillasse avait dû communiquer le feu à quelque partie boisée de la maison, et les poutres sèches flambaient, après que l'incendie eût couvé durant cinq à six minutes.

Il n'y avait plus de bruit causé par la présence d'êtres humains. Apparemment, les gredins avaient dû prendre la fuite. Une bouffée d'air balaya subitement le hall. La porte était ouverte. Mais au moment où Vaudreuil s'élançait au dehors, il entendit un gémissement sourd. Il s'arrêta, regarda derrière lui.

Des flammes rouges s'élevaient. Dans un instant, il serait trop tard. Il n'hésita pourtant pas, rentra dans la fournaise et chercha fiévreusement sur le sol, à la lueur de la lampe qu'il tenait toujours en main.

Il vit un corps agité de soubresauts. Celui de Loridant. Il le ramassa, se redressa, fit un bond suprême, atteignit la porte et sauta du haut du perron dans le parc.

Derrière lui, un effondrement, des flammes qui montent, un pétillement lugubre. La maison flambait définitivement. Non sans un serrement de cœur, car il était

pitoyable malgré tout, Michel songea au sort de l'homme qu'il avait blessé en premier et souhaita qu'il ne connût pas l'atroce souffrance de brûler vif.

A peine dehors, Vaudreuil vit se dresser des silhouettes devant lui. Désespoir... Les misérables s'étaient donc regroupés, au dehors?

Non... A la lueur de l'incendie, il voyait des uniformes de gendarmes!.. Il déposa son fardeau à terre.

Une voix qu'il reconnut avec une joie profonde, articula avec force :

— Ah!... Patron!... Vous!...

Les représentants de l'autorité paraissaient totalement submergés par la stupéfaction. Ils assistèrent à l'accolade donnée par Michel à son cher André Largaud. Vaudreuil balbutia :

— Vite!... Il y a encore un homme là-bas... Il est blessé...

L'un des gendarmes se précipita avec résolution. Il ressortit bientôt, les cheveux roussis, secouant la tête :

— Rien à faire... Impossible de passer!...

Des paysans accouraient, effarés, hurlant :

— Au feu!... Au feu!...

Au loin, on entendit un appel de klaxon. Les pompiers volontaires de la bourgade avaient été prévenus et se hâtaient.

— Aidez-moi à transporter cet homme jusqu'à ma voiture!... gronda Vaudreuil. Allons!... Avant qu'il soit trop tard!...

L'un des gendarmes hésita. Michel rugit, cette fois :

— Dépêchons!... Pas le temps d'expliquer!... Service secret!...

Le brigadier prit une décision et fendit les rangs qui commençaient à s'épaissir. Il aida Michel dans sa tâche. En cours de route, Vaudreuil marmonna quelques explications hâtives.

— Prévenez un docteur!... ajouta-t-il. Et menez-nous à la gendarmerie... Votre responsabilité sera couverte...

Le capitaine vit arriver ce groupe étrange. Il lança un regard empreint de sympathie à André Largaud. Ainsi, l'adolescent ne l'avait pas trompé, il n'avait pas divagué en parlant d'une activité occulte des habitants de *La Feuillade* et en mentionnant la maison abandon-

née, qu'il connaissait mais dont il n'avait jamais soupçonné l'utilisation.

A tout hasard, il avait envoyé deux gendarmes en compagnie de Largaud pour demander des explications et c'était en cours de route que, alertés par les coups de feu, puis par les premières lueurs de l'incendie, le trio avait bifurqué, coupé court à travers le bois et atteint les abords du sinistre endroit au moment même où Vaudreuil en franchissait le seuil, fuyant les flammes.

Loridant avait été déposé avec précautions sur un matelas, dans une pièce attenante au bureau du capitaine de gendarmerie. Penchés au-dessus de lui, Vaudreuil et l'homme aux galons regardaient le visage livide aux yeux clos.

Le docteur arriva. C'était un vieil homme à lunettes d'or. Il se pencha, écouta le cœur et hocha la tête :

— Il n'en a plus pour longtemps... murmura-t-il.

Loridant ouvrit lentement les yeux et promena autour de lui un regard éperdu. Il vit les faces au-dessus de lui et un rictus se dessina sur son visage.

— Ah!... Ils... ils m'ont bien abandonné...

Vaudreuil fit un signe affirmatif. Le docteur articula :

— Ne parlez pas... Vous vous affaibliriez trop vite...

— Oh!... je sais que je suis f...tu!... Mais tout de même... Ils... ils...

Un flot pourpre monta à sa bouche. Il se tut, puis reprit, et sa voix devenait de plus en plus blanche :

— C'est encore vous autres qu'avez... qu'avez eu plus de cœur... Pas me laisser rôtir... Merci...

Un murmure incompréhensible suivit. Les yeux de Loridant se révulsèrent une seconde, puis revinrent à leur état normal. Il sembla apercevoir Vaudreuil pour la première fois.

— Ah!... Vous... Oui... Fermont... Fermont est un sal..d! Comme les autres... Promis de...

Vaudreuil se pencha et avec douceur demanda :

— Quoi? Qu'est-ce qu'il a promis?

— Non... Rien... Ah! et puis après... J'vais crever... M'en f...s du reste!... Ecoutez bien, vous, le grand...

De nouveau une suite de mots confus. La voix baissait. Vaudreuil se pencha plus près encore. Loridant ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit. Il fit un

effort douloureux. Vaudreuil avait son oreille presque collée aux lèvres du mourant.

Tout à coup, il se redressa, le visage bouleversé. Il bégaya :

— Quelle heure est-il? Ma montre est arrêtée...

Le docteur le dévisagea, ahuri. Quel besoin de connaître l'heure, quand un homme allait mourir? Machinalement, il répondit cependant :

— Onze heures et quart...

— J'ai le temps encore!... J'ai le temps!... clama Michel. Vite, où est le téléphone... Mais donnez-moi le téléphone!... Il me faut le commissariat spécial de la gare du Nord...

Vaudreuil, dans le bureau du capitaine de gendarmerie, interpellait la demoiselle, la menaçait, la suppliait, tour à tour, dans l'appareil. Quand il obtint la communication, on entendit sa voix brève, hachée, donner des instructions.

Il revint dans la pièce voisine. Loridant était mort. Michel murmura, en hochant la tête :

— Il s'est racheté avant de rendre le dernier soupir...

Puis, s'élançant au dehors, il se rua dans sa voiture, mit en marche et disparut à toute vitesse dans la direction de Paris. Tout en appuyant sur l'accélérateur, il se répétait :

— Minuit quinze... Il faut que j'arrive avant minuit quinze!... Pourvu qu'il ne se produise rien en route...

Hélas!... Depuis un petit moment, il sentait que le moteur ne répondait pas... Cela bafouillait, cela crachottait... Puis brusquement, plus rien. La panne...

En pleine route... dans la nuit... Il n'eut pas besoin de chercher longtemps. C'était la panne la plus bête, la plus odieuse pour un automobiliste. Le manque d'essence.

Des larmes de rage lui coulaient sur les joues. Echouer au port. Après tant d'épreuves.

Une lumière troua l'obscurité. Un phare... Une motocyclette arrivait derrière lui. Michel se planta devant le double faisceau de ses propres lumières et agita les bras. Il n'osait espérer que l'homme s'arrêterait. Et pourtant, il le fallait!...

La moto arriva dans un grondement. Elle ralentit, stoppa.

— Oh! patron! s'exclama Largaud, je crois que j'ai eu du flair!

C'était le fidèle collaborateur de Vaudreuil qui, peu après son départ, avait obtenu, maintenant qu'il avait été exonéré de toute suspicion, d'emprunter une motocyclette appartenant à un garagiste voisin pour se précipiter derrière son chef.

Joie délirante... Vaudreuil abandonna sa voiture, non sans avoir fait le nécessaire pour qu'on ne pût s'en emparer, et se jeta sur le siège du tan-sad, derrière André.

Ce fut une véritable trombe qui traversa les villages endormis et gronda sans arrêt sur la route. Les deux collaborateurs roulaient, selon l'expression sportive, « à tombeau ouvert ».

Il était minuit dix quand le rapide véhicule à deux roues s'arrêta devant la gare du Nord. Vaudreuil sauta en voltige et fonça vers l'intérieur, courant vers l'endroit réservé aux grandes lignes.

Un petit groupe d'hommes attendait. Il surgit au milieu, reconnut l'un d'eux, qui lui-même s'exclama :

— Ah! voilà Michel Vaudreuil!...

Suivi des inspecteurs, Michel franchit le portillon qui donnait accès sur le quai de départ du rapide de Berlin.

## CHAPITRE IX

### TRENTE SECONDES AVANT LE DÉPART!

Les aiguilles de la grande horloge avançaient par petites saccades et allaient atteindre la quatorzième minute après minuit.

La plupart des voyageurs étaient installés dans leurs compartiments et arrangeaient leurs oreillers. Le coup

de sifflet du départ n'allait plus tarder. La locomotive se trouvait sous pression, et des jets de vapeur s'échappaient de ses flancs, par intervalles.

Vaudreuil s'était dirigé vers le wagon-lit, en compagnie d'un inspecteur. Les autres policiers attendaient sur le quai. Un employé en uniforme, assis à l'extrémité du couloir, vit entrer ces deux hommes, dont l'un exhiba sa carte, pendant que l'autre articulait d'une voix discrète mais autoritaire :

— Vous allez ouvrir tous les compartiments...

— Mais, monsieur... la plupart des voyageurs sont couchés et...

— Peu importe!... intervint l'inspecteur. Ordre de la police...

L'employé courba les épaules et commença à tirer les portes à coulisse, en marmonnant à chaque fois un mot d'excuses. Le voyageur dérangé voyait entrer l'inspecteur qui, très poliment, demandait qu'on lui exhibât des papiers d'identité.

Vaudreuil restait dans le couloir. Le policier vérifiait, rendait les documents, remerciait, et passait au compartiment suivant.

Encore trente secondes, et le train allait partir!...

La porte du n° 14 fut ouverte. L'homme avait commencé à se dévêtir et s'arrêta net en constatant la présence de ces inconnus, en compagnie de l'employé.

— Excusez-moi, monsieur, expliqua une fois de plus l'inspecteur, mais veuillez me montrer vos papiers d'identité...

— Certainement... répondit le voyageur avec un léger accent étranger.

Le policier lut : « Alexander Bergmann, quarante ans, négociant en tissus... » Le passeport était en règle et indiquait le lieu de naissance de l'homme — de nationalité allemande — comme étant Dusseldorf.

L'inspecteur se tourna vers Vaudreuil. Ce dernier fit un léger signe de tête. Alexander Bergmann, qui portait des lunettes bleues et une petite moustache en brosse, darda un regard sur l'homme de haute taille, à l'apparence d'un chauffeur de grande maison, et resta impassible. Mais il sursauta quand le policier prononça :

— Voulez-vous descendre, je vous prie?

— Hein?... Descendre? Vous êtes fou!... Le train va partir!...

— Oui, justement, nous n'avons pas de temps à perdre...

Un coup de sifflet!... Le train allait s'ébranler.

Vaudreuil se jeta sur Bergmann et le saisit aux poignets. D'une secousse il l'attira dans le couloir. L'inspecteur poussa et en un clin d'œil les trois hommes furent sur le quai, juste au moment où les roues se mettaient à tourner...

— Mais c'est inqualifiable, c'est monstrueux!... hurlait Bergmann. Que signifie? Je me plaindrai à mon ambassadeur!...

— Doucement, murmura Vaudreuil. Est-ce que vous tenez à être lynché par la foule? Il me suffirait de quelques mots d'explication pour que ces badauds sachent qui nous venons d'arrêter et pourquoi!

Bergmann se tut comme par enchantement.

Dix minutes plus tard, dans le bureau du commissaire spécial, Alexander Bergmann recommençait ses protestations indignées. Vaudreuil était debout à côté du fonctionnaire et souriait, sans rien dire.

Quand le voyageur s'arrêta, il se décida à répondre :

— Monsieur *Fermont* — du moins c'est sous ce nom que je vous connais, car il est possible que vous en ayez une douzaine d'autres, y compris Bergmann — la petite comédie est terminée...

L'homme resta interdit, puis partit d'un grand éclat de rire forcé.

— Quoi?... *Aber Sie sind verruckt!*... (Mais vous êtes fou!) Je m'appelle Alexander Bergmann, je n'ai pas d'autre nom, et je vous répète que mon ambassadeur sera prévenu de...

— Avant que nous nous donnions la peine de faire sauter vos lunettes et votre petite moustache, je crois bon de vous dire que votre acolyte Loridant est mort, que nous sommes au courant de ce qui se passe à *La Feuillade*...

L'attitude de Bergmann était celle d'un homme stupéfait. Réellement, cet homme s'avérait un admirable comédien.

— *La Feuillade?*... Connais pas.

— Et la maison vide, dans le bois?... Et l'affaire du plan de la mitrailleuse?...

Vaudreuil se tourna vers le commissaire et articula :

— Il est temps de le fouiller...

L'espion fut mené dans un local voisin. Durant les quelques minutes de l'opération, Vaudreuil conversa avec le commissaire. Un inspecteur apparut, portant les différentes pièces de vêtement.

— On les a décousues, dit-il, et il n'y a rien... On a également vérifié les chaussures, elles n'ont pas de talons creux...

Vaudreuil plissa le front et murmura après un instant de réflexion.

— Avez-vous son portefeuille?

— Oui. Mais il ne contient que des papiers sans importance...

— Cela ne fait rien, donnez-le-moi tout de même.

En possession de la pochette de cuir, Vaudreuil en étala le contenu sur le bureau. Parmi les différentes choses qu'il trouva, il avisa un carnet de feuilles de papier à cigarettes.

Il se tourna vers l'inspecteur.

— L'homme n'avait pas de blague à tabac sur lui?

— Ma foi, non... Il ne semble fumer que des cigares... Nous avons trouvé un étui contenant des havanes.

— C'est bien ce que je pensais...

Vaudreuil s'adressa au commissaire et désigna le carnet de feuilles minces de papier de soie :

— Ceci a donc une signification certaine... Avez-vous une loupe, ici ou toute autre chose permettant de...

— Si fait. Un petit microscope de poche...

— Excellent. Voulez-vous me le prêter?

Vaudreuil étudia les feuilles, une à une. Il poussa une exclamation de contentement et tendit l'appareil à son voisin :

— Tenez... Regardez vous-même... Vous verrez que cette feuille-ci — il la détacha — est totalement différente du reste, quand on veut bien se donner la peine d'y faire attention.

De fait, son grain était un peu plus fort et sa contexture différente. Vaudreuil ajouta :

— Tout simplement parce que ce n'est pas du papier

à cigarettes, mais du papier pelure... On peût écrire dessus, l'encre ne se délaie pas.

— Mais il n'y a rien... murmura l'inspecteur.

Vaudreuil sourit et hocha la tête.

— Rien?... Rien d'apparent, est-il nécessaire de dire. Vous n'imaginez pas que les espions emportent des secrets avec l'intention de les laisser voir au premier curieux!...

— Un secret? balbutia l'inspecteur.

— Parfaitement... A quelques secondes près, nous risquions de manquer le sieur Alexander Bergmann, alias Robert Fermont et avec lui le plan d'une nouvelle mitrailleuse pour avions... J'ai l'absolue conviction que lorsque notre service de chimie au Deuxième Bureau aura examiné cette petite feuille de rien du tout, il découvrira le moyen de faire apparaître le fameux plan, à cotes très réduites, mais parfaitement transposables aux dimensions réelles sur une feuille de papier adéquate.

Le commissaire ouvrit et referma la bouche, puis réussit à prononcer, non sans hésitation :

— Une deuxième invention, alors? Toute récente?

Et comme Vaudreuil le regardait, il expliqua :

— Je sais par l'inspecteur Delin que vous aviez réussi un tour de force à l'hôtel *Minerve,* avenue de l'Opéra... Vous aviez découvert un document du même genre dans la doublure d'un chapeau... L'homme était mort d'une crise cardiaque...

Vaudreuil avait une expression énigmatique.

— Oui, répondit-il, avec lenteur, j'avais trouvé l'original du document sur un émissaire de la bande à laquelle appartient Fermont... Et je viens de découvrir un duplicata exact de ce plan...

Le commissaire s'accota en arrière.

— Voyons, Vaudreuil... Je ne comprends pas...

— C'est pourtant assez clair...

— Vous trouvez, vous?... commença l'interlocuteur de Michel, qui s'interrompit pour murmurer :

— Ah! oui... Les espions avaient, à tout hasard, pris une copie du plan... Ils avaient du reste vu juste, puisque l'original n'avait pas tardé à retomber entre les mains de ses possesseurs légitimes...

Michel sourit une deuxième fois, aussi mystérieusement.

— Evidemment, votre explication est logique... Mais en réalité, les raisons qui ont fait agir l'ennemi sont encore plus subtiles. Il y a eu du machiavélisme.

Il prit un temps et murmura :

— Si leur plan avait réussi, jamais on ne se serait douté, chez nous, qu'on allait entrer en possession, outre-Rhin, des caractéristiques de cette mitrailleuse perfectionnée...

— Mais... pourtant... On se serait bien aperçu, tout de même, du vol!

Pour la troisième fois Vaudreuil eut son expression indéfinissable. Il se leva, tendit la main au commissaire et conclut :

— On ne devait pas, vous dis-je, imaginer un seul instant chez nous que le plan allait passer à l'étranger... parce qu'il avait été reconquis... Et cela devait nous tranquilliser une fois pour toutes.

Le commissaire suffoqua d'étonnement.

— Vous ne voulez pas dire qu'ils... qu'ils avaient fait exprès de laisser... de laisser reprendre le plan, à l'hôtel *Minerve!*

Michel sourit joyeusement et lança :

— Mais si... Justement... vous avez enfin deviné!

Le commissaire hocha la tête. Il n'avait rien deviné, et compris moins que jamais!...

## CHAPITRE X

### OU L'ON REPARLE DE MARTIN DUSSIEUX

Les émotions étaient terminées. C'était quelques jours plus tard, au matin. Michel bavardait gaiement avec André.

— Tu t'en es magnifiquement tiré, une fois de plus, mon bonhomme... Aussi, tu sais... je ne veux plus de toi comme domestique... Non, ne fais pas cette tête-là...

Tu deviens mon ami, mon collaborateur officiel... J'en ai parlé au capitaine Lhomet, qui jusqu'à présent, s'était fait tirer l'oreille, mais cette fois c'est réglé...

L'adolescent était rouge de joie.

— Mais alors, patron, dit-il naïvement, qui cirera vos souliers?

La gaieté de Michel se donna libre cours.

— Ah! s'il n'y a que ça pour te faire plaisir, tu peux continuer!... Mais sais-tu que tu es annoté chez le capitaine comme ayant été l'auteur de la découverte du véritable rendez-vous d'espionnage que constituait *La Feuillade?...*

— En fin de compte, patron, comment s'appelait le chef? Fermont ou Bergmann? demanda Largaud.

— Ni l'un, ni l'autre, mon vieux... Il porte un nom plus sonore... Il n'est autre que Herr Doktor Krautzing... Un savant chimiste installé à Paris, sous l'apparence d'un paisible négociant du nom de Robert Fermont... Edmond Loridant était son bras droit...

— Tout en étant gaucher... émit André, non sans esprit.

— Exact!... Pas mal, ça... Krautzing venait d'inventer un poison terrible ne laissant aucune trace. Et il l'avait expérimenté sur le malheureux Jean Lavaud...

André sursauta et regarda son chef.

— Vous dites, patron?

— Oh! c'est une histoire à faire frémir... Tout d'abord, il avait été convenu que ce serait Loridant qui emporterait hors de France le fameux plan de la mitrailleuse. Puis, le pseudo-Fermont craignit brusquement un obstacle de la dernière minute et décida de mettre en pratique une combinaison infernale qui lui trottait par la tête depuis quelque temps.

« Il fit rechercher, par Loridant, un homme qui servirait de bouc émissaire, en même temps que sujet d'expérience pour son poison... Jusqu'alors, il n'avait essayé sa découverte que sur des animaux...

— Oh! c'est inouï...

— Oui. Tu vas voir... On découvre donc Jean Lavaud. Il est probable que Krautzing savait qu'il avait affaire à un gibier de potence. On le maquille, on le charge de mission et...

— Curieux ça... On accordait une telle confiance à ce nouveau-venu?

— Ah! s'exclama Michel, cette réflexion me fait plaisir. Parce que c'est ce que j'avais moi-même pensé au début... Sachez donc que Lavaud ignorait totalement ce qu'on voulait de lui...

— Il ne savait pas qu'il allait emporter le document?

— Non... Le plan avait été introduit dans la doublure de son chapeau à son insu... Krautzing a tout avoué... C'était Loridant, son voisin de chambre à l'hôtel *Minerve*, qui s'était introduit durant la nuit pour faire le nécessaire. Il n'avait pas à craindre d'être interrompu par Lavaud, celui-ci était déjà mort de sa soi-disant crise cardiaque...

André croisa les bras.

— Et les docteurs n'y ont vu que du feu!...

— Oui... Mais moi, j'avais déjà de vagues soupçons...

— Vous pensiez qu'il pouvait avoir été empoisonné?

— Non, pas encore... Du moins à ce moment-là... Mais lorsque l'inspecteur Delin me tendit le papier sur lequel il y avait un message en langage chiffré, j'éprouvai une impression très curieuse... Un mélange d'incrédulité et de défiance...

— Pourquoi? Les indications étaient pourtant exactes!

— D'accord... mais trop faciles... N'importe quel débutant en matière de contre-espionnage pouvait déchiffrer le cryptogramme! Cela me mit la puce à l'oreille.

« J'étais sceptique quant au résultat. Or, une fois que j'eus trouvé le document à l'endroit indiqué, je ne puis m'empêcher de réfléchir. Il y avait un point que je m'efforçais de comprendre.

— Lequel, patron?

— Pourquoi le message existait-il, en vérité?

Là-dessus, Vaudreuil regarda l'adolescent et ajouta :

— Veux-tu me dire, toi, s'il y avait une raison plausible à cela!

Largaud se gratta la nuque de son geste familier et finit par hasarder non sans hésitation :

— Ben... C'était pour que l'homme se souvienne de...

— Tu n'y es pas... Surtout maintenant que nous savons que le pseudo-Martin Dussieux ignorait totalement ce qu'il transportait...

Largaud eut un sourire confus et admit qu'il ne voyait pas.

— C'était, révéla Michel, pour guider celui qui aurait trouvé le message... Pour l'inciter à chercher... et à trouver!...

Largaud resta bouche bée. Vaudreuil continua :

— Je crois bien que si on n'avait rien découvert de suspect chez Martin Dussieux, nous n'aurions pas tardé à recevoir une dénonciation anonyme au Deuxième Bureau, nous aiguillant sur cette voie... Elle aurait été signée « Un patriote » ou « Un repentant », enfin, un nom de ce genre... Mais l'essentiel était que...

— Que le plan fût retrouvé par nous... Oui, ça je l'ai bien compris, mais j'avoue, patron, que cela m'apparaît comme le fait de chercher midi à quatorze heures.

— Et pourquoi, mon petit? questionna Michel qui s'amusait.

— Parce que, dit Largaud en s'échauffant, il était infiniment plus facile, si le docteur Kri... Kro... enfin, comme vous avez dit, tenait à faire son expérience, de laisser le bonhomme avec sa fausse crise cardiaque, et c'était fini de ce côté-là. Son poison avait fait ses preuves, il n'y avait plus qu'à enregistrer...

« Quant au vol du plan, ben, il n'y avait qu'à envoyer Loridant à Berlin, et tout était dit...

« Mais pourquoi avait-on fait toutes ces simagrées?... Voyez à quoi elles ont abouti! La bande a été coffrée...

Michel continuait de s'égayer. Il alluma une cigarette et s'étrangla avec la fumée, tant il riait.

— J'aime beaucoup ton explication, dit-il. Elle donne absolument raison aux espions quant à leurs intentions diaboliques. C'est la meilleure preuve que leur idée devait réussir, puisque toi-même, qui possèdes déjà un petit bagage d'expérience en matière de travail secret, tu raisonnes ainsi...

Largaud fit la moue. Il bougonna entre ses dents :

— Entendu, patron, je suis un âne... Mais je ne demande pas mieux que m'instruire. Je vous écoute...

— Imagine qu'un gouvernement voisin fasse savoir à ses espions que, pour des raisons stratégiques, il sera absolument nécessaire que le prochain document soustrait à la France soit récupéré par les nôtres... Ceci afin

que nous soyons complètement rassurés et ne cherchions pas plus loin... Pendant ce temps, le double de ce plan file à l'étranger et nos bons voisins se mettent à l'œuvre, fabriquant des mitrailleuses exactement semblables...

— Oui, mais, interrompit impétueusement André, cela n'empêche pas que nous avons les nôtres et que...

— Tout beau! Tout beau!... J'entends : *semblables* au plan tel qu'il a été établi par l'inventeur... Car il faut préciser qu'en comparant le double saisi sur Fermont à l'original récupéré sur Martin Dussieux, on a pu faire une constatation intéressante...

— Le vrai plan avait été truqué, je parie!...

— Oui... Mais d'une façon si habile que l'inventeur lui-même, à moins de consulter ses fiches et ses notes, ne l'aurait pas remarqué tout d'abord... Un rien, un tout petit rien dans une cote et le tour a été joué...

— De cette manière, l'ennemi possédait une arme effective, tandis que nous... ah! misère!...

— Nous, mon petit André, nous aurions eu une mitrailleuse qui nous aurait éclaté entre les mains, dès le premier tour de manivelle... Tu te rends compte?...

Un silence régna entre les deux amis. Michel fumait toujours. Il dit après un moment :

— *La Feuillade* appartenait à Fermont... En dehors de la logette munie d'un projecteur, cette propriété avait une apparence absolument honnête... On aurait pu y faire perquisitions sur perquisitions, on n'aurait jamais rien trouvé... Par contre, la cave de la maison vide, dans le bois, était un véritable laboratoire...

— C'était Fermont qui avait fait établir les fils téléphoniques entre les deux maisons, sans doute... Mais, patron, il ne craignait donc pas qu'un jour, le propriétaire de cette deuxième baraque n'apparût pour s'en servir, la faire retaper, que sais-je?

Vaudreuil hocha négativement la tête.

— Non... Mais c'est en effet un risque qu'il avait à courir... On ne sait pas encore comment il avait prévu de s'en garantir...

Le téléphone sonna juste à ce moment. Largaud décrocha :

— Allo? L'inspecteur Delin?... Bonjour... Oui, le patron est là...

Michel s'empara de l'appareil à son tour.

— Oui?... Bonjour!... Vous dites?...

Il écouta, puis se mit à rire doucement et répondit :

— J'en parlais à l'instant avec Largaud...

Il remit le téléphone en place et annonça :

— La réponse nous arrive à point... Cette maison vide a été achetée par un certain M. Rosemond, il y a six mois... Et de fil en aiguille, on vient de découvrir que Rosemond, c'est un pseudonyme de plus à ajouter à tous ceux de Herr Doktor Krautzing...

FIN

---

*Pour paraître samedi prochain :*

# L'ÉNIGME SANGLANTE

*Roman policier inédit*

par HENRY DE GOLEN

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge 29-12-38

# SENSATIONNEL

Tous les **MERCREDIS,** demandez
à votre marchand de journaux habituel

# LE PETIT ROMAN POLICIER

*du DRAME,*
*du MYSTERE,*
*de l'ANGOISSE,*
*de l'INTÉRÊT*

**pouvant être mis entre toutes les mains**

LE ROMAN COMPLET :
sous couverture en **4** couleurs **0.50**

**J. FERENCZI & FILS, EDITEURS**
9, RUE ANTOINE-CHANTIN, PARIS (14e)
**Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement**
Made in France


**L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge.**